

Pays légendaires et transferts miraculeux dans les traditions de la Grèce ancienne

Léon Lacroix

Citer ce document / Cite this document :

Lacroix Léon. Pays légendaires et transferts miraculeux dans les traditions de la Grèce ancienne. In: Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, tome 69, 1983. pp. 72-106;

doi : <https://doi.org/10.3406/barb.1983.55603>

https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_1983_num_69_1_55603

Fichier pdf généré le 03/06/2020

COMMUNICATION

Pays légendaires et transferts miraculeux dans les traditions de la Grèce ancienne

par LÉON LACROIX
Membre de la Classe

L'imagination des hommes a toujours prêté des traits merveilleux aux pays les plus lointains. Hérodote, qui ne manque cependant pas d'esprit critique, se plaît à célébrer les étonnantes ressources de l'Inde, qu'il place aux extrémités de la terre habitée, vers l'Orient, et il procède de la même manière, quand il en vient à l'Arabie, la dernière des terres habitées, vers le Midi ⁽¹⁾. Par ailleurs la légende occupe souvent la première place dans les récits des voyageurs qui prétendent avoir atteint le bout du monde. De ces voyages extraordinaires, qui satisfont notre goût du merveilleux, la littérature ancienne nous offrirait maints exemples. Je m'en tiendrai pour ma part à quelques réflexions sur les terres mystérieuses où l'auteur de l'Odyssée a conduit son héros avant de le ramener à Ithaque et sur un pays qui occupe dans les traditions de la Grèce ancienne une place assez particulière, le pays des Hyperboréens.

À leur retour de la guerre de Troie, Ulysse et ses compagnons connaissent d'étranges aventures, qui les exposent à de terribles dangers. On ne séjourne pas impunément chez les Kikones, les Cyclopes ou les Laestrygons et il ne convient pas non plus de s'attarder chez les Lotophages, détenteurs d'une plante magique qui enlève aux voyageurs toute envie de

⁽¹⁾ HÉRODOTE, III, 106 et 107. Cf. K. TRUEDINGER, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, diss. Bâle, 1918, pp. 134-135.

rejoindre leur pays. D'autres périls attendent les navigateurs quand ils doivent résister aux chants des Sirènes ou affronter Charybde et Skylla. En aveuglant le Cyclope et en tuant les vaches du Soleil, les voilà qui s'exposent à la colère des dieux tout puissants. Au terme de cette longue et périlleuse navigation, Ulysse sera le seul à regagner sa patrie.

Les histoires de marins ont toujours eu un grand succès et l'on a pu écrire que le récit fait par Ulysse chez le roi des Phéaciens, Alkinoos, était la plus ancienne « Robinsonade »⁽²⁾. Lucien de Samosate, auteur d'une amusante parodie des voyages fantastiques, ne le prenait pas au sérieux ; pour ce moraliste, doublé d'un pamphlétaire, Ulysse était l'ancêtre et le maître des hâbleurs et des charlatans⁽³⁾. Bon connaisseur en la matière, Charles Nodier, l'auteur de *Smarra ou les démons de la nuit*, rangeait l'Odyssée dans le domaine du « fantastique sérieux »⁽⁴⁾. Féerique ou fantastique ? Je laisserai à Roger Caillois⁽⁵⁾ le soin d'établir des distinctions entre ces deux domaines pour m'en tenir tout simplement au terme « merveilleux ».

Ce merveilleux dissimule-t-il quelque réalité ? Peut-on localiser les aventures d'Ulysse et retracer ainsi la route suivie par

(2) E. ROHDE, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1876, p. 173. Sur le caractère de l'*Odyssée*, fort différent de celui de l'*Iliade*, voir WILAMOWITZ, *Die Ilias und Homer*, Berlin, 1916, pp. 493-494 ; M. P. NILSSON, *The Mycenaean Origin of Greek Mythology*, Berkeley, 1932, p. 96. M. P. NILSSON, *op. cit.*, p. 99 écrit fort justement à propos de la légende d'Ulysse : « The story of his return to his faithfully abiding wife is a romance ; his adventures on the sea are sailors' stories, such as are told by a sea-faring people ; and were *en vogue* during the epoch of the Greek colonization ».

(3) LUCIEN, *Ver. hist.*, I, 3 : ἀρχηγός δὲ αὐτοῖς καὶ διδάσκαλος τῆς τοιαύτης βωμολοχίας ὁ τοῦ Ὀμήρου Ὀδυσσεὺς, τοῖς περὶ τὸν Ἀλκίνοον διηγούμενος ἀνέμων τε δουλείαν καὶ μονοφθαλμούς καὶ ὠμοφάγους καὶ ἀγρίους τινὰς ἀνθρώπους, ἔτι δὲ πολυκέφαλα ζῶα καὶ τὰς ὑπὸ φαρμάκων τῶν ἐταίρων μεταβολάς, οἷα πολλὰ ἐκεῖνος πρὸς ἰδιώτας ἀνθρώπους τοὺς Φαίακας ἑτεροτεύσατο. Sur ce texte, voir aussi R. REITZENSTEIN, *Hellenistische Wundererzählungen*, Leipzig, 1906, pp. 6-7.

(4) Ch. NODIER, *Préface nouvelle de Smarra ou les démons de la nuit*, dans l'édition des *Contes* de P. G. Castex, Paris, Garnier, 1961, p. 38. Nodier était un grand admirateur de l'Odyssée ; voir le début de *Paul ou la ressemblance*, dans la même édition des *Contes*, p. 643.

(5) R. CAILLOIS, dans *Encyclopaedia universalis*, 6 (1968), p. 923 b.

le héros ? Les anciens avaient déjà tenté de répondre à ces questions ⁽⁶⁾. Voyant dans l'Odyssée le point de départ de leurs connaissances géographiques ⁽⁷⁾, ils avaient procédé à des localisations, dont certaines sont attestées par Thucydide. L'historien nous apprend ⁽⁸⁾ qu'à la veille de la guerre du Péloponnèse, les habitants de Corcyre faisaient état de leur supériorité maritime en évoquant le souvenir des Phéaciens qui avaient jadis occupé leur île et qui étaient d'habiles marins ⁽⁹⁾. D'autres traditions recueillies par Thucydide concernent la Sicile : elles situent Charybde sur le détroit de Messine ⁽¹⁰⁾, elles font des Cyclopes et des Laestrygons les premiers habitants de l'île ⁽¹¹⁾, qui se serait appelée jadis Trinacria ⁽¹²⁾.

Les savants modernes ont tenté à leur tour de résoudre les problèmes de la géographie odysseenne en élaborant des systèmes dont le plus connu, mais aussi le plus contestable, est

⁽⁶⁾ Sur les positions des anciens et des modernes concernant la géographie odysseenne, l'essentiel a été dit par A. LESKY, *Geschichte der griechischen Literatur*, 2^e éd., Berne, 1932, p. 60 ; voir aussi G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, Paris, 1954, pp. 512 ss.

⁽⁷⁾ L. RADERMACHER, *Die Erzählungen der Odyssee*, Vienne, 1915 (*Sitzungsber. Ak. Wiss. in Wien*, 178, 1), p. 3 ; E. WUEST, dans *RE*, XVII (1937), s.v. *Odysseus*, col. 1948. Sur les localisations des anciens, voir J. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, 2^e éd., Paris, 1957, pp. 312 ss.

⁽⁸⁾ THUCYDIDE, I, 25, 4 ; voir aussi III, 70, 4, la mention d'un sanctuaire de Zeus et d'Alkinoos. Sur les témoignages relatifs à la présence des Phéaciens à Corcyre, voir la notice de Fr. VIAN, dans son édition des *Argonautiques*, t. III, p. 29 et p. 32 (tentatives pour localiser l'île de Calypso).

⁽⁹⁾ Les épithètes ναυσικλυτοί, δολιχήμετοι leur sont constamment appliquées : *Od.*, VII, 39 ; VIII, 191, 369 ; XIII, 166 ; XVI, 227. Sur les noms significatifs que portent les Phéaciens, voir L. LACROIX, *Ikmalios*, dans *Hommages à W. Deonna*, Bruxelles, 1957 (*Coll. Latomus*, XXVIII), p. 312. N. M. KONTOLEON, dans *Ἀρχαιολ. Ἐφημ.*, 1963 (paru en 1965), p. 11, a évoqué ce peuple de marins à propos des Aeinautai d'Érétrie (nom qui peut s'interpréter comme signifiant ἡ κωπηλάτις, « La Rameuse ») et fait observer que, par leur installation à Schérié (*Od.*, VI, 4 ss.), les Phéaciens sont en quelque sorte les premiers fondateurs d'une colonie.

⁽¹⁰⁾ THUCYDIDE, IV, 24, 5.

⁽¹¹⁾ THUCYDIDE, VI, 2, 1.

⁽¹²⁾ THUCYDIDE, VI, 2, 2. Présenté comme le nom le plus ancien de l'île, le nom de Τρινακρία repose évidemment sur l'identification de la Θρινακίη homérique avec la Sicile, île triangulaire (τρίγωνος τῷ σχήματι) : STRABON, VI, 265, et les textes cités par K. ZIEGLER, dans *RE*, VI A (1937), s.v. *Thrinakia*.

celui de Victor Bérard⁽¹³⁾. À vrai dire, les théories de Bérard semblent aujourd'hui bien abandonnées. Pour Moses Finley, alors que l'Iliade est orientée vers l'est, l'Odyssée serait orientée vers l'ouest. L'observation paraît quelque peu sommaire, car elle ne peut s'appliquer à l'île de Circé dont la situation à l'orient est très clairement indiquée par le poète⁽¹⁴⁾. Mais je serai tout à fait d'accord avec Finley lorsqu'il écrit : « Ce qui ne signifie pas qu'on puisse retracer sur une carte les voyages d'Ulysse dans le « Pays de Nulle Part ». Toutes les tentatives qu'on a pu faire sur ce point — et elles ont été nombreuses depuis l'Antiquité — ont échoué »⁽¹⁵⁾.

D'autre part, il y a déjà longtemps que Ludwig Radermacher, l'auteur de *Mythos und Sage*, invitait ceux qui s'occupent de la géographie homérique à se souvenir qu'Homère n'est pas un géographe, mais un poète et que son public se préoccupait sans doute assez peu de distinguer le merveilleux de la réalité, comme nous essayons de le faire aujourd'hui⁽¹⁶⁾. La distinc-

⁽¹³⁾ On trouvera un résumé des théories de V. Bérard, avec les localisations proposées, dans J. BÉRARD, *op. cit.*, pp. 309-310. Autre exemple d'une tentative malheureuse, vouée à l'échec : L. MOULINIER, *Quelques hypothèses relatives à la géographie d'Homère dans l'Odyssée*, Aix-en-Provence, 1958.

⁽¹⁴⁾ *Od.*, XII, 3-4. Cf. G. GERMAIN, *op. cit.*, p. 253.

⁽¹⁵⁾ Je cite l'ouvrage de Finley, paru en langue anglaise sous le titre *The World of Odysseus* (1^{re} éd., 1954), d'après la traduction française de Cl. VERNANT BLANC, *Le monde d'Ulysse*, Paris, 1969, p. 30. Sur l'impossibilité « d'établir des topographies consistantes pour chaque épisode », du voyage d'Ulysse, voir G. GERMAIN, *op. cit.*, p. 553. On comparera le schéma des navigations d'Ulysse selon G. GERMAIN, *op. cit.*, p. 536 et l'itinéraire du héros selon V. BÉRARD, *Les navigations d'Ulysse*, IV (1929), pl. I (en tête du volume). Sur ce sujet, on retiendra aussi les réflexions de A. LESKY, dans son bel article *Aia*, *Wiener Studien*, 63 (1948), p. 62 : « Wir möchten hoffen, dass diese Ueber-sicht, in der die Angaben des Dichters vereinigt, die Schwierigkeiten hervorgehoben und alle Hypothesen nach Möglichkeit ausgeschaltet wurden, aus sich heraus die Haltlosigkeit aller Versuche erweist, auf solcher Grundlage die Fahrten des Odysseus auf der Karte festzulegen und Punkt für Punkt in unser geographisches Weltbild einzubeziehen ».

⁽¹⁶⁾ L. RADERMACHER, *Mythos und Sage bei den Griechen*, 2^e éd., Munich, 1943 (réimpression, Darmstadt, 1968), p. 315 : « Wer sich um homerische Geographie bemüht, sollte doch immer festhalten, dass Homer kein Geograph, sondern ein Dichter ist, der in den Nostoi Mirabilien erzählt, und zwar einem Publikum, das kein Interesse daran besass, das Wunder an der Wirklichkeit zu messen ».

tion entre le réel et le merveilleux est du reste beaucoup moins absolue qu'il n'y paraît. Elle a varié sensiblement selon les milieux et selon les époques⁽¹⁷⁾. Mais il serait bien difficile d'éliminer le merveilleux du récit odysseén, dont il constitue un des éléments essentiels⁽¹⁸⁾. Les Cyclopes sont des êtres monstrueux, les Laestrygons, d'effroyables Géants, les Sirènes, de redoutables enchanteresses et la vue de Skylla, pourvue de ses six têtes et de ses terribles mâchoires⁽¹⁹⁾, ferait frémir les plus audacieux. Mais le récit homérique unit la fantaisie à la réalité, ce qui lui confère un charme particulier⁽²⁰⁾. L'épisode des Phéaciens est, à cet égard, significatif. Les sujets du roi Alki-noos ne sont pas différents des simples mortels. Le charmant tableau de la jeune Nausicaa recueillant le malheureux Ulysse est présent à tous les esprits et nous n'éprouvons aucune difficulté à imaginer le héros faisant à ses auditeurs attentifs le récit de ses tragiques aventures.

Le même Ludwig Radermacher, dont je viens de citer le nom, avait publié en 1915, sous le titre *Die Erzählungen der Odyssee*, un mémoire dont en France tout au moins on n'a guère tenu compte⁽²¹⁾. Soumettant les thèmes odysseéens à une remarquable analyse, l'auteur de ce mémoire a montré que le

(17) L. RADERMACHER, *Die Erzählungen der Odyssee* (cité n. 7), p. 16 : « Selbst die Riesengestalt und das einzige Auge des Zyklopen hat für die Alten nichts Märchenhaftes besessen, da sie noch in ihrer aufgeklärten Zeit an die reale Existenz solcher und ähnlicher Wesen geglaubt haben, und Menschenfresser gibt es noch heute ».

(18) On ne pourrait non plus l'éliminer du voyage de saint Brendan, dont pendant longtemps la réalité n'a pas été mise en doute : H. BRUNNER, *Die poetische Insel. Inseln und Inselvorstellungen in der deutschen Literatur*, Stuttgart, 1967, pp. 31 ss. Sur l'importance et le rayonnement de la légende de saint Brendan et les expéditions entreprises — la dernière en 1721 — pour découvrir son île, voir G. SCHREIBER, *Der irische Seeroman des Brandan*, dans *Festschrift Fr. Dornseiff*, Leipzig, 1953, pp. 274 ss.

(19) *Od.*, XII, 90 ss.

(20) L. RADERMACHER, *Die Erzählungen der Odyssee* (cité n. 7), p. 3 : « Genau genommen stossen wir also auf zwei grundverschiedene Auffassungen von dem Wesen des Epos, die sich aber sofort miteinander vereinen lassen, sobald wir begreifen, dass sich in dieser Dichtung Wirklichkeit und Phantasie ebenso natürlich wie innig verbinden ».

(21) Sans doute en raison de la date de la publication (1915) et du succès des théories de V. Bérard. Mais il est surprenant qu'en 1954, dans sa *Genèse de*

récit du retour d'Ulysse dans sa patrie était l'aboutissement de toute une littérature⁽²²⁾, dont il est possible de retrouver la trace dans des récits parallèles, parfois fort proches de ceux dont Homère a su tirer parti. Je laisserai à de plus compétents que moi le soin de poursuivre l'enquête menée jadis par Radermacher⁽²³⁾ et je me bornerai à vous soumettre quelques remarques sur certains des thèmes traités dans l'Odyssée. Elles tendent à souligner la part de mystère qui confère au récit homérique son étrange séduction.

Comme dans beaucoup de voyages au pays des merveilles, le thème de l'île revêt ici une singulière importance⁽²⁴⁾. Dans ces îles résident des êtres puissants, se cachent des forces mystérieuses et parfois terrifiantes, qui réservent maintes surprises aux navigateurs détournés de leur route. Éole, maître des vents, habite une « île flottante »⁽²⁵⁾, entourée d'une muraille de bronze. L'île d'Aia sert de résidence à la magicienne Circé⁽²⁶⁾. Une autre île est l'habitat des Sirènes⁽²⁷⁾ ; sur le rivage, ossements et débris humains sont les témoins de la férocité de ces

l'Odyssée, G. Germain semble l'avoir complètement ignoré ; de même, il ne semble pas connaître l'intéressante note de E. ROHDE, *Der griechische Roman*, p. 173, n. 2.

⁽²²⁾ L. RADERMACHER, *l.c.* : « Eine genaue Untersuchung der Motive lässt vielmehr die Vermutung begründet erscheinen, dass hinter dem Epos eine reich blühende und vielseitig gegliederte Erzählungsliteratur gestanden haben muss, neben Sage und Märchen auch heilige Legende und Novelle bereits entwickelt waren ».

⁽²³⁾ L'enquête de Radermacher trouve maintenant un heureux prolongement dans l'ouvrage de D. PAGE, *Folktales in Homer's Odyssey*, Cambridge Mass., 1973.

⁽²⁴⁾ Importance soulignée par A. LESKY, *Aia*, dans *Wiener Studien*, 63 (1948), p. 49 : « ... wirklich sind es zumeist Inseln, auf die Odysseus bei seiner Irrfahrt kommt und wo er seine Abenteuer zu bestehen hat ». Sur ce thème dans l'histoire de l'utopie, voir R. TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part*, Bruxelles, 1975, pp. 19-20 ; pour la littérature allemande, voir l'ouvrage de H. Brunner, cité n. 18.

⁽²⁵⁾ *Od.*, X, 3 : πλωτῆ ἐνὶ νῆσῳ. Sur le thème de l'île flottante, voir L. RADERMACHER, *Die Erzählungen der Odyssee* (cité n. 7), p. 19.

⁽²⁶⁾ *Od.*, X, 135 ; Αἰαίην δ' ἐς νῆσον ; de même *Od.*, XI, 70 ; XII, 3.

⁽²⁷⁾ *Od.*, XII, 167, 201.

êtres maléfiques. Spectacle encore plus effrayant : dans l'île du Soleil ⁽²⁸⁾, les dépouilles des vaches tuées par les compagnons d'Ulysse se mettent à marcher et à meugler, présage du sort funeste réservé à ceux qui ont enfreint les ordres de la divinité ⁽²⁹⁾.

Il est assurément des îles plus accueillantes et l'on songe tout particulièrement à l'île de Calypso, où Ulysse séjournera pendant sept ans ⁽³⁰⁾. Tout autour de la grotte qui sert de demeure à la nymphe, on découvre avec ravissement des arbres, où nichent des oiseaux, des sources et des prairies. « Survenu en tel lieu, même un Immortel aurait eu la vue charmée et le cœur réjoui » ⁽³¹⁾. Ainsi s'exprime le poète. Ce tableau idyllique se retrouve du reste en d'autres endroits ⁽³²⁾. Le pays des Cyclopes offre tous les signes de la fertilité. Il pourrait produire vignes et moissons. Mais les habitants sont d'arrogantes brutes, sans foi ni loi ⁽³³⁾, qui ne cultivent pas le sol et sont rebelles à toute espèce de civilisation ⁽³⁴⁾.

Par ailleurs, ces pays mystérieux, si peu connus des hommes, sont familiers aux Immortels. Polyphème est le fils de Poseidon et, en crevant l'œil du Cyclope, Ulysse provoquera la colère du

⁽²⁸⁾ Appelée Θρινακίη, « l'île du trident » : *Od.*, XI, 107 ; XII, 127, 135 ; XIX, 275. On notera que ce nom est une épithète, de même que Αἰαίη, l'île de Circé, Ὀλυυίη, l'île de Calypso, Σχεσίη, l'île des Phéaciens, Συρίη, la patrie d'Eumée. Sur Ὀλυυίη, voir L. RADERMACHER, *op. cit.*, pp. 28 ss.

⁽²⁹⁾ Un prodige (τέρας) semblable est rapporté par HÉRODOTE, IX, 120 ; cf. L. RADERMACHER, *op. cit.*, p. 25.

⁽³⁰⁾ *Od.*, VII, 259 ; sur l'emploi du nombre sept, voir G. GERMAIN, *La mystique des nombres dans l'épopée homérique et sa préhistoire*, Paris, 1954, p. 15.

⁽³¹⁾ *Od.*, V, 73-74.

⁽³²⁾ Sur le caractère conventionnel de ces descriptions, voir G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, p. 553.

⁽³³⁾ *Od.*, IX, 106 ; voir aussi, IX, 273 ss., la réponse de Polyphème à Ulysse. Au nombre des scélérats viennent également prendre place les Laestrygons (*Od.*, X, 80 ss.) ; c'est le pays de Lamos (X, 81), d'où le nom de Laestrygonia donné à la Lamotis, région d'où une bande d'Isauriens était venue piller le sanctuaire de sainte Thècle : voir A. J. FESTUGIÈRE, *Collections grecques de miracles*, Paris, 1971, p. 54, n. 37 ; G. DAGRON, *Vie et miracles de sainte Thècle*, Bruxelles, 1978, pp. 121-122 (cf. ci-dessous, n. 143).

⁽³⁴⁾ Contrairement aux Phéaciens qui offrent l'image de la civilisation, ils ne connaissent ni bateaux ni cité ni agriculture : *Od.*, IX, 125 ss.

dieu⁽³⁵⁾. Éole, qui, dans son île flottante, se livre sans cesse à la joie des banquets avec sa nombreuse famille, est « cher aux dieux immortels »⁽³⁶⁾ ; il nous est présenté comme un « intendant »⁽³⁷⁾ de Zeus, qui lui a conféré le pouvoir de gouverner les vents en les excitant et en les apaisant. Circé, la magicienne qui fait subir d'étranges métamorphoses aux compagnons d'Ulysse, est la fille du Soleil et de l'Océanide Persé⁽³⁸⁾. Dans « l'île du trident » (Θρινακίη), deux déesses, Phaéthousa et Lampétié, « la Brillante et la Lumineuse », veillent sur les troupeaux du Soleil⁽³⁹⁾. Calypso, fille d'Atlas⁽⁴⁰⁾, entre directement en contact avec la divinité : elle reçoit la visite d'Hermès, qui lui transmet les ordres de Zeus et l'invite à libérer Ulysse⁽⁴¹⁾. Les Phéaciens sont « proches des dieux »⁽⁴²⁾. Ils sont, comme les Cyclopes, de la race de Poseidon⁽⁴³⁾, mais ils s'opposent à ces brutes sauvages ; avec leurs navires, leur ville entourée de murs, leurs maisons, leurs sanctuaires et leurs champs, ils appartiennent assurément au monde civilisé⁽⁴⁴⁾. Les dieux en personne viennent du reste à Schérié, chez les Phéaciens, s'asseoir près des habitants et participer à leurs festins⁽⁴⁵⁾. Ce trait se retrouve ailleurs, car les dieux aiment aussi à festoyer chez les Éthiopiens⁽⁴⁶⁾. Nous sommes sans doute plus près de la réalité avec Syrié, la patrie du porcher Eumée, où l'on peut reconnaître sans grande difficulté la

⁽³⁵⁾ Polyphème est le fils de Poseidon et de la nymphe Thoûsa : *Od.*, I, 71 ss.

⁽³⁶⁾ *Od.*, X, 2 : φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσι.

⁽³⁷⁾ *Od.*, X, 21 : ταμίης.

⁽³⁸⁾ *Od.*, X, 138-139.

⁽³⁹⁾ *Od.*, XII, 132.

⁽⁴⁰⁾ *Od.*, I, 52 ; VII, 245.

⁽⁴¹⁾ *Od.*, V, 55 ss.

⁽⁴²⁾ *Od.*, V, 35 : ἀγχίθειοι ; de même, XIX, 279.

⁽⁴³⁾ *Od.*, XIII, 130 : Nausithoos, le père d'Alkinoos, est le fils de Poseidon : *Od.*, VII, 56 ss.

⁽⁴⁴⁾ *Od.*, VI, 9-10. Voir aussi *Od.*, VI, 259 ss., la description de Nausicaa quand elle s'adresse à Ulysse et, VII, 43, le spectacle contemplé par Ulysse quand il arrive aux abords de la ville.

⁽⁴⁵⁾ *Od.*, VII, 201 ss.

⁽⁴⁶⁾ *Od.*, I, 22 ss. ; V, 287. Voir aussi ci-dessous, n. 63.

moderne Syra⁽⁴⁷⁾. Mais, comme d'autres îles odysseennes, Syrié est parée de teintes paradisiaques et les dieux n'en sont pas absents. Quand Eumée évoque son île natale, il déclare que l'on n'y connaît ni famine ni maladie ; arrivés à la vieillesse, les habitants y meurent d'une belle mort, sous les flèches d'Apollon et d'Artémis⁽⁴⁸⁾.

Il est encore un autre point qui mérite, me semble-t-il, de retenir l'attention. La situation de l'île en fait souvent une terre isolée et pour ainsi dire inaccessible⁽⁴⁹⁾. L'île de Circé est entourée d'« une mer infinie »⁽⁵⁰⁾. C'est au terme d'une longue et pénible navigation, au cours de laquelle une tempête le fera dériver pendant neuf jours⁽⁵¹⁾, qu'Ulysse atteindra l'île de Calypso. Le chiffre neuf appartient à un système dont les principes ont été définis⁽⁵²⁾ et l'on ne peut en tirer aucune conclusion précise sur la distance parcourue et sur la position exacte de l'île où réside la nymphe. Il n'en est pas moins vrai que le poète souligne à diverses reprises l'éloignement de cette île⁽⁵³⁾. L'expression « le nombril de la mer », dont il se sert à son sujet⁽⁵⁴⁾, suggère qu'elle occupe dans la mer une position centrale, loin de tout continent, perdue au milieu des flots.

Les Phéaciens, eux aussi, sont placés par le poète dans un étrange isolement. Ce peuple, qui va accueillir Ulysse lors de

⁽⁴⁷⁾ Sur cette identification, voir ZSCHIEZSCHMANN, dans *RE*, IV A (1932), s.v. *Syros*, col. 1790 ; G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, pp. 558-559. Il s'agirait d'une île océane selon SCHULTEN, dans *RE*, XIV (1930), s.v. *Μακάρων νῆσοι*, col. 629.

⁽⁴⁸⁾ *Od.*, XV, 403 ss.

⁽⁴⁹⁾ Cet aspect a été souligné par H. BRUNNER, *Die poetische Insel*, p. 237.

⁽⁵⁰⁾ *Od.*, X, 195 : *πόντος ἀπείριτος*. Cf. à ce sujet G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, p. 131, n. 5.

⁽⁵¹⁾ *Od.*, VII, 253 ; XII, 447.

⁽⁵²⁾ Sur l'emploi du nombre neuf, voir G. GERMAIN, *La mystique des nombres*, p. 14.

⁽⁵³⁾ *Od.*, I, 197, V, 55, 100 et VII, 246, les réflexions prêtées à Ulysse.

⁽⁵⁴⁾ On a donné de cet ὀμφαλὸς θαλάσσης (I, 50) diverses interprétations en fonction des localisations proposées ; voir J. SCHMIDT, dans *RE*, XVII (1937), s.v. *Ogygia*, col. 2070 ss. ; G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, p. 549. Sur la peinture de vase représentant Héraclès et les Hespérides et où l'on reconnaît « l'omphalos de la mer », voir H. METZGER, *Les représentations dans la céramique attique du IV^e siècle*, Paris, 1951, p. 208.

sa dernière escale avant son retour à Ithaque, appartient, comme nous avons pu le constater⁽⁵⁵⁾, au monde civilisé. Et pourtant, les Phéaciens vivent, au dire du poète, « loin des hommes mangeurs de pain »⁽⁵⁶⁾. Ils habitent « au bout du monde »⁽⁵⁷⁾ et ils n'entretiennent de relations avec aucun mortel. C'est du moins ce que déclare à Ulysse la jeune Nausicaa. Dans ses recommandations au héros, qui s'apprête à gagner le palais d'Alkinoos, Athéna l'avertit qu'il devra faire preuve d'une grande réserve, car les Phéaciens sont peu enclins à recevoir chez eux des étrangers⁽⁵⁸⁾. Pour compenser cet isolement, ils disposent, il est vrai, de vaisseaux d'une prodigieuse rapidité⁽⁵⁹⁾. Ils ramèneront Ulysse à Ithaque sans que le héros ait pu se rendre compte du trajet effectué, puisqu'il est plongé dans un profond sommeil⁽⁶⁰⁾. Le navire qui a reconduit Ulysse dans sa patrie ne reviendra pas à son point de départ ; il sera pétrifié par Poseidon⁽⁶¹⁾. Ainsi se termine par un trait merveilleux les aventures du héros dans les pays imaginaires.

L'épithète ἔσχατοι, qui situe les Phéaciens « au bout du monde », donne toute sa valeur au voyage miraculeux accompli par Ulysse lors de son retour à Ithaque. Elle se retrouve ailleurs, car elle est appliquée aux Éthiopiens⁽⁶²⁾, autre peuple privilégié qui, comme les Phéaciens, reçoit la visite des dieux⁽⁶³⁾. L'Iliade nous donne au sujet des Éthiopiens une précision supplémentaire⁽⁶⁴⁾, car ils sont localisés

⁽⁵⁵⁾ Voir ci-dessus, n. 44.

⁽⁵⁶⁾ *Od.*, VI, 8 : ἐκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστᾶων. Sur le sens d'ἀλφηστής (« mange-pain » dans la traduction de Ph. Jaccottet), voir P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique*, s.v.

⁽⁵⁷⁾ *Od.*, VI, 205 : ἔσχατοι. Schérié est-elle une île ? Peut-être Homère ne le dit-il pas expressément (voir G. GERMAIN, *op. cit.*, p. 291), mais il indique clairement que les Phéaciens habitent une terre isolée puisqu'ils n'ont pas de voisins (*Od.*, VI, 279).

⁽⁵⁸⁾ *Od.*, VII, 32.

⁽⁵⁹⁾ *Od.*, VII, 36 ; XIII, 86. Cf. ci-dessous p. 97.

⁽⁶⁰⁾ *Od.*, XIII, 80.

⁽⁶¹⁾ *Od.*, XIII, 163.

⁽⁶²⁾ *Od.*, I, 23 : ἔσχατοι ἀνδρῶν.

⁽⁶³⁾ Sur les Éthiopiens et leurs rapports avec les divinités, voir mon livre, *Études d'archéologie numismatique*, Paris, 1974 (*Public. de la Bibl. S. Reinach*, III), p. 50.

⁽⁶⁴⁾ *Il.*, I, 423 ; XXIII, 205.

aux bords de l'Océan, ce fleuve qui, dans la géographie homérique, enveloppe la terre de ses eaux profondes ⁽⁶⁵⁾.

Avec les Champs Élysées (Ἠλύσιον πεδίων), séjour réservé à quelques élus et où Ménélas sera accueilli par Rhadamante ⁽⁶⁶⁾, nous voilà parvenus dans l'au-delà. Selon la description du poète, il s'agit d'un véritable paradis, où l'on ne souffre pas des intempéries, où l'air est rafraîchi par les souffles du zéphyr venus de l'Océan. Cet au-delà paradisiaque nous est connu par ailleurs, mais, dans la conception des Grecs, il a pris généralement la forme d'une île ou d'un groupe d'îles. Ce sont les « Îles des Bienheureux » (μακάρων νῆσοι), dont Hésiode, l'auteur des *Travaux et des jours*, vante la fertilité ⁽⁶⁷⁾. L'« Île des Bienheureux » est décrite par Pindare sous les couleurs les plus chatoyantes ⁽⁶⁸⁾ : elle est rafraîchie par les brises océanes et l'on y voit se développer une végétation aux arbres magnifiques, aux fleurs resplendissantes. La fertilité est un privilège dont bénéficient beaucoup de pays mythiques ⁽⁶⁹⁾, entre autres, le pays des Phéaciens : dans les vergers du roi Alkinoos, les arbres les plus variés, poiriers, grenadiers, pommiers, oliviers et figuiers, sont chargés de fruits pendant toute l'année ⁽⁷⁰⁾. Une autre particularité, que nous avons relevée

⁽⁶⁵⁾ Voir, dans la description du bouclier d'Achille, la place assignée à l'Océan : *Il.*, XVIII, 607. Océan, le père des dieux, et son épouse Téthys habitent aux « confins de la terre » (πέιρατα γαίης) : *Il.*, XIV, 200, 301. Pour les épithètes βαθυδίνης, βαθυρρέιτης, βαθύρροος, voir *Il.*, VII, 422 ; XIV, 311 ; XXI, 195 ; *Od.*, X, 511 ; XI, 13.

⁽⁶⁶⁾ *Od.*, IV, 563 : Ἠλύσιον πεδίων. Sur les Champs Élysées, voir P. CAPELLE, *Elysium und Inseln der Seligen*, dans *ARW*, 25 (1927), pp. 245 ss. ; 26 (1928), pp. 17 ss. Sur le sort réservé à Ménélas, voir les observations de ce savant dans *ARW*, 25 (1927), pp. 258 ss.

⁽⁶⁷⁾ HÉSIODE, *Op.*, 166 ss. ; le sol fécond y porte trois récoltes : *Op.*, 172-173. On notera l'emploi par les Νεώτεροι de l'expression « Îles des Bienheureux » au lieu d'Ἠλύσιον πεδίων ; voir A. SEVERYNS, *Le cycle épique dans l'école d'Aristarque*, Liège-Paris, 1928 (*Bibl. Fac. Philos. et lettres Univ. de Liège*, XL), p. 204.

⁽⁶⁸⁾ PINDARE, *Ol.*, II, 75 ss. Sur ce texte de Pindare, voir P. CAPELLE, dans *ARW*, 26 (1928), p. 19.

⁽⁶⁹⁾ Voir P. CAPELLE, dans *ARW*, 25 (1927), p. 245, n. 2.

⁽⁷⁰⁾ *Od.*, VII, 112 ss. Sur cette « terre d'abondance », voir G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, p. 298.

dans la géographie odysseenne à propos de certaines îles visitées par Ulysse, est appliquée par Hésiode aux Îles des Bienheureux : ces îles sont situées « à l'écart des hommes » (δίχ' ἀνθρώπων), « aux confins de la terre » (ἐς πείρατα γαίης), « au bord de l'Océan aux profonds tourbillons » (παρ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην).

On pourrait aisément compléter le tableau de cette géographie imaginaire, où l'on découvrirait un autre paradis, le « Jardin des Hespérides »⁽⁷¹⁾, mais aussi, dans des îles océanes, des monstres effrayants : le triple Géryon, qui réside dans l'île d'Érytheia⁽⁷²⁾ et les hideuses Gorgones, qui habitent les mêmes parages⁽⁷³⁾. Mais, parmi les pays mythiques, il en est un qui a retenu particulièrement l'attention. On lui a déjà consacré une abondante littérature⁽⁷⁴⁾ et l'intérêt qu'on lui a témoigné depuis longtemps me semble pleinement justifié. Le pays des Hyperboréens n'est pas seulement une terre de légende. Par les liens très étroits qui l'unissent à deux grands

⁽⁷¹⁾ HÉSIODE, *Théogonie*, 215, 274-275, 518 place les Hespérides « au-delà de l'illustre Océan » (πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο), « au bout du monde » (πέρασιν ἐν γαίης). EURIPIDE, *Hippolyte*, 742 ss. les situe dans les lointaines régions « où le dieu qui règne sur la mer aux sombres flots cesse de montrer la route aux marins ». Sur cette localisation, voir L. RADERMACHER, *Das Jenseits im Mythos der Hellenen*, Bonn, 1903, p. 44 ; P. CAPELLE, dans *ARW*, 25 (1927), p. 247, n. 1.

⁽⁷²⁾ HÉSIODE, *Théogonie*, 290 : περιρρότω εἰν' Ἐρυθειῇ. Pour atteindre cette île située « au-delà de l'illustre Océan » (294, πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο), Héraclès devra emprunter la coupe du Soleil. Voir L. RADERMACHER, *op. cit.*, p. 42. Sur la légende et son illustration, voir mon article, *Héraclès, héros voyageur et civilisateur*, dans *Bull. Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1974, p. 53.

⁽⁷³⁾ Dans une île appelée Σαρπηδών : *Cypria*, fr. 24 Allen ; Cf. ZWICKER, dans *RE*, II A (1923), s.v. *Sarpedon*, col. 43. Dans la *Théogonie* hésiodique, 274-275, les Gorgones habitent, comme les Hespérides, « au-delà de l'illustre Océan ».

⁽⁷⁴⁾ Depuis K. O. MUELLER, *Die Dorier*, 2^e éd., Breslau, 1844, I, 1, pp. 269 ss., pp. 418 ss. et WELCKER, *Griech. Götterlehre*, II (1860), pp. 358 ss., de nombreux travaux ont été consacrés aux Hyperboréens. Voir O. SCHROEDER, *Hyperboreer*, dans *ARW*, 8 (1905), pp. 69 ss. ; O. CRUSIUS, dans ROSCHER, *Lexikon*, I, 2 (1886-1896) et DAEBRITZ, dans *RE*, IX (1916), s.v. *Hyperboreer* ; M. P. NILSSON, *Geschichte der griech. Religion*, I² (1955), pp. 548 ss. Un chapitre est consacré à l'Hyperborée dans le livre de M. DELCOURT, *L'oracle de Delphes*, Paris, 1955, pp. 157 ss.

sanctuaires apolliniens, il se rattache aux réalités religieuses du monde grec.

Nous connaissons par Hérodote les traditions déliennes relatives aux Hyperboréens⁽⁷⁵⁾. L'historien rappelle qu'il était question des Hyperboréens chez Hésiode⁽⁷⁶⁾ et dans les *Épigones*, un poème du cycle épique⁽⁷⁷⁾. Mais c'est aux Déliens eux-mêmes qu'Hérodote devait l'essentiel de ses informations, car il existait à Délos deux tombes, l'une appelée σῆμα, l'autre θήκη, où reposaient deux couples de jeunes filles venues jadis du pays des Hyperboréens⁽⁷⁸⁾. Hypéroché et Laodiké avaient apporté à Délos des offrandes enveloppées dans de la paille de froment (ἰσὰ ἐνδεδεμένα ἐν καλάμη πυρῶν) et leur voyage était associé à la naissance d'Apollon. Mais deux autres Vierges hyperboréennes, Argé et Opis, avaient accompli le même voyage et suivi le même itinéraire à une époque encore plus ancienne, « en même temps que les divinités elles-mêmes » (ἅμα αὐτοῖσι τοῖσι θεοῖσι)⁽⁷⁹⁾, ce qui nous reporte assurément à la plus haute antiquité.

La légende des Vierges hyperboréennes nous a conservé le souvenir de vieilles divinités locales, « personnifications de la Nature fécondante », comme le supposait avec raison H. Gallet de Santerre⁽⁸⁰⁾. On ne saurait mettre en doute ni l'existence de leurs tombes, que les archéologues ont tenté de localiser⁽⁸¹⁾, ni

⁽⁷⁵⁾ HÉRODOTE, IV, 32-36 et le commentaire de W. W. HOW et J. WELLS, *A Commentary on Herodotus*, I (1928), pp. 313-314.

⁽⁷⁶⁾ Ils étaient cités avec d'autres peuples dans le *Catalogue des femmes*, fr. 150, 21 Merkelbach-West : 'Υ] περβορέων εὐίπων. Sur le sens de cette épithète qui les assimile aux peuples nomades, voir J. D. P. BOLTON, *Aristeas of Proconnesus*, Oxford, 1962, p. 196.

⁽⁷⁷⁾ Fr. 3 Allen. Sur le contenu des *Épigones*, suite de la *Thébaïde*, voir A. SEVERYNS, *Le cycle épique dans l'école d'Aristarque*, pp. 224 ss.

⁽⁷⁸⁾ Sur les Vierges hyperboréennes, voir H. GALLET DE SANTERRE, *Délos primitive et archaïque*, Paris, 1958, pp. 165 ss.

⁽⁷⁹⁾ Sur cette expression, voir H. GALLET DE SANTERRE, *op. cit.*, p. 166, qui n'accepte pas la correction de Ph. E. Legrand et s'en tient avec raison au texte des manuscrits.

⁽⁸⁰⁾ Voir L. WEBER, *Apollon*, dans *Rhein. Museum*, 1933, p. 202 ; H. GALLET DE SANTERRE, *op. cit.*, p. 167.

⁽⁸¹⁾ H. GALLET DE SANTERRE, *op. cit.*, p. 165. La θήκη était généralement identifiée avec le tombeau mycénien proche du portique d'Antigone, mais voir

les rites que l'on accomplissait en leur honneur⁽⁸²⁾ ni le transfert à Délos d'offrandes que l'on disait venir du pays des Hyperboréens⁽⁸³⁾. L'itinéraire suivi pour acheminer ces offrandes nous est indiqué par Hérodote⁽⁸⁴⁾, et, d'après ces indications, ce sont les Scythes qui étaient les premiers à recevoir les précieux objets que leur remettaient les Hyperboréens⁽⁸⁵⁾, ce qui nous invite à localiser ceux-ci dans les régions nordiques et même à l'extrême Nord. La localisation est conforme à une étymologie peut-être discutable, mais admise par les anciens qui, reconnaissant le nom de Borée, le vent du nord, dans le nom des Hyperboréens, voyaient dans ceux-ci un peuple habitant au-delà des régions d'où souffle ce vent⁽⁸⁶⁾. Ce long voyage, qui avait pour point de départ une terre inconnue et dont l'itinéraire avait été fixé dès la plus haute antiquité, ajoutait encore au mystère qui entourait les

G. ROUX, *Salles de banquet à Délos*, dans *Études déliennes*, Paris, 1973 (*BCH*, suppl. 1), pp. 525 ss.

⁽⁸²⁾ H. GALLET DE SANTERRE, *op. cit.*, p. 166.

⁽⁸³⁾ Sur cette question, voir J. TRÉHEUX, *La réalité historique des offrandes hyperboréennes*, dans *Studies D.M. Robinson*, II (1953), pp. 758 ss.

⁽⁸⁴⁾ L'itinéraire indiqué par HÉRODOTE, IV, 33, correspond à celui de CALLIMAQUE, *Hymne à Délos*, 281 ss., mais diffère de celui de PAUSANIAS, I, 31, 1, qui suit une autre tradition. Sur ces deux itinéraires, route du Nord-Ouest, passant par Dodone, le golfe maliaque et l'Eubée, et route du Nord-Est passant par Sinope, le Pont-Euxin et Prasiae, voir J. TRÉHEUX, *op. cit.*, pp. 763 ss. On a souvent cherché à justifier le trajet suivi par les offrandes hyperboréennes ; sur cette question, voir G. B. BIANCUCCI, *La via iperborea*, dans *Rivista di filologia*, 1973, pp. 207 ss.

⁽⁸⁵⁾ HÉRODOTE, IV, 33. Selon PAUSANIAS, I, 31, 2, les Hyperboréens remettent les prémices aux Arimaspes, ceux-ci aux Issédons et ces derniers, aux Scythes.

⁽⁸⁶⁾ PINDARE, *Ol.*, III, 31 : κείναν χθόνα πνοιαῖς δπιθεν Βορέα ψυχροῦ ; CALLIMAQUE, *Hymne à Délos*, 281 : οἱ καθύπερθε βορείης οἰκία θινὸς ἔχουσι ; cf. PAUSANIAS, V, 7, 8 : οἱ ὑπὲρ τὸν ἄνεμον οἰκοῦσι τὸν βορέαν. Partant de *βόρις, « montagne », qu'il propose de reconnaître dans le nom des Hyperboréens, O. SCHROEDER, dans *ARW*, 8 (1905), p. 83, voit dans les Hyperboréens ceux qui habitent non au-delà, mais au-dessus de la montagne : « Hoch über dem nie erklommenen Hauptberg, oder einfach : über den Bergen, im Himmel » ; cf. la note de A. KOERTE, dans *ARW*, 10 (1907), p. 152. Autre essai d'explication dû à L. RADERMACHER, dans *Wiener Studien*, 36 (1914), p. 327, selon lequel les Hyperboréens habiteraient un pays que ne peuvent atteindre les vents porteurs d'orages (« jenseits der Stürme wohnend »). Sur les étymologies des modernes, voir DAEBRITZ, dans *RE*, IX (1916), col. 259 ss. ; H. FRISK,

offrandes et leur conférait un caractère particulièrement vénérable ⁽⁸⁷⁾.

Sur les Hyperboréens eux-mêmes, Hérodote fait preuve d'une grande réserve. Il se borne à constater que les Scythes n'en disaient rien et que les propos tenus à leur sujet par un autre peuple nordique, les Issédons, ne méritaient aucun crédit ⁽⁸⁸⁾, en sorte que l'on est amené à penser qu'Hérodote ne prenait pas au sérieux ce que l'on racontait au sujet des Hyperboréens ⁽⁸⁹⁾. Mais un poète n'a pas les mêmes scrupules qu'un historien et Pindare a pu donner libre cours à son imagination lorsqu'il nous montre les Hyperboréens qui se livrent à la joie des festins, ne connaissent ni la maladie ni la vieillesse, ignorent travaux et combats et vivent à l'abri de la Némésis vengeresse ⁽⁹⁰⁾. Bref le pays des Hyperboréens est fort proche des Champs Élysées et des Îles des Bienheureux. Mais l'habitat des Hyperboréens devait se situer dans les régions nordiques, conformément à l'étymologie qui rattache leur nom à celui de Borée ⁽⁹¹⁾, et leur pays, comme nous le verrons, était d'un accès

Griech. etymol. Wörterbuch, II (1970), s.v. Ὑπερβόρειοι : « Ohne sichere Etymologie » ; P. CHANTRAINE, *Dict. étymol. de la langue grecque*, IV, 1 (1977), s.v. Ὑπερβόρειοι : « Et. : Ignorée ».

⁽⁸⁷⁾ Le caractère mystérieux des offrandes est indiqué par PAUSANIAS, I, 31, 2 : τὰς δὲ ἀπαρχὰς κεκρύφθαι μὲν ἐν καλάμῃ πυρῶν, γινώσκεισθαι δὲ ὑπ' οὐδένων. Sur ce témoignage et les hypothèses émises au sujet de la nature des offrandes, voir J. TRÉHEUX, *op. cit.*, pp. 764 ss. ; sur leur caractère agraire, voir H. GALLET DE SANTERRE, *op. cit.*, pp. 170 ss.

⁽⁸⁸⁾ HÉRODOTE, IV, 32.

⁽⁸⁹⁾ Voir les réflexions ironiques d'HÉRODOTE, IV, 36 : « S'il y a des hommes qui sont « hyperboréens », il y en a d'autres aussi qui sont « hypernotiens » (trad. Ph. E. Legrand).

⁽⁹⁰⁾ PINDARE, *Pyth.*, X, 40 ss.

⁽⁹¹⁾ On les situait souvent au-delà des monts Rhipées, chaîne de montagnes qui, dans la conception des anciens, se dressait à l'extrême Nord (cf. ci-dessous, n. 181). Mais ces monts Rhipées, cités par ALCMAN, fr. 50 A. Garzya et SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*, 1248, mentionnés aussi par ESCHYLE, dans le *Prométhée délivré*, fr. 330 Mette, d'après le scholiaste d'APOLLONIOS DE RHODES, IV, 286-287, n'ont pas plus de réalité que le pays des Hyperboréens : STRABON, VII, 295 et 299 ; cf. KIESSLING, dans *RE*, I A (1920), s.v. Ῥίπαια ὄρη, col. 858 ; J. DESAUTELS, *Les monts Rhipées et les Hyperboréens dans le traité hippocratique des airs, des eaux et des lieux*, dans *REG*, 1971, p. 292. Ici encore, les anciens ont fait appel à l'étymologie : mis en rapport avec Borée, le terme

particulièrement difficile. Prétendre en dire davantage sur la localisation de ce pays serait à mon avis une tentative imprudente, aussi imprudente que celle qui consisterait à vouloir situer quelque part le château de la Belle au bois dormant⁽⁹²⁾.

Mais les Hyperboréens ne sont pas seulement présents à Délos par l'intermédiaire des Vierges Hyperboréennes. Ils ont également leur place dans les traditions relatives au sanctuaire de Delphes. Le poète Alcée, dans un péan dont une paraphrase du rhéteur Himérios nous a conservé le contenu⁽⁹³⁾, raconte qu'Apollon reçut de Zeus, son père, un char attelé de cygnes⁽⁹⁴⁾, avec pour mission d'aller à Delphes dispenser aux Hellènes la justice et le droit⁽⁹⁵⁾. Mais Apollon, pourvu de son étrange véhicule, préféra gagner d'abord le pays des Hyperboréens, où il séjourna pendant un an. Ensuite, répondant à l'appel des Delphiens, le dieu utilisa le même véhicule pour venir s'installer à Delphes, événement qui se produisit, selon Alcée, alors que l'été était dans tout son éclat.

Alcée traduit à sa manière la tradition selon laquelle Apollon partageait son temps entre Delphes et le pays des Hyperboréens. Selon Plutarque⁽⁹⁶⁾, le dieu s'absentait de Delphes en

⁽⁹²⁾ Ῥίται trouverait son explication dans l'expression homérique ῥιπή Βορέαο (*Il.*, XV, 171 ; XIX, 358), qui équivaut à πνοιή Βορέω ou Βορέαο (*Il.*, XIV, 395 ; *Od.*, X, 507) le « souffle de Borée » ; sur cette étymologie, voir KIESSLING, *op. cit.*, col. 855. La plupart des grands fleuves prenaient, disait-on, leur source dans ces montagnes : ARISTOTE, *Meteor.*, I, 13, 350 b.

⁽⁹²⁾ Dans l'*Hymne homérique à Dionysos I*, 29, le terme « Hyperboréens » désigne manifestement quelque pays lointain, qui n'est pas autrement précisé.

⁽⁹³⁾ ALCÉE, fr. 307 c E. M. Voigt (HIMÉRIOS, *Or.*, 48, 10, p. 200 Colonna). Voir D. PAGE, *Sappho and Alcaeus*, Oxford, 1955, pp. 244 ss.

⁽⁹⁴⁾ On en rapprochera le char attelé de chevaux ailés, cadeau de Poseidon à Pélops ; voir mon livre *Études d'archéologie numismatique*, pp. 81 ss.

⁽⁹⁵⁾ εἰς Δελφοῦς πέμπει καὶ Κασταλίας νάματα ἐκεῖθεν προφητεύοντα δίκην καὶ θέμιν τοῖς Ἑλλησιν. Sur le rôle d'Apollon, législateur en matière religieuse, voir mes *Études d'archéologie numismatique*, p. 51.

⁽⁹⁶⁾ PLUTARQUE, *De E delphico*, 9 (*Mor.*, 389 C ; sur la place occupée par Dionysos, voir aussi *Mor.*, 388 E et la note de R. FLACELIÈRE à ce passage dans l'édition des *Œuvres morales*, coll. des Univ. de France, t. VI, p. 170). Sur l'association à Delphes des deux divinités, voir P. AMANDRY, *La mantique apollinienne à Delphes*, Paris, 1950, pp. 196 ss. ; G. ROUX, *Delphes, son oracle et ses dieux*, Paris, 1976, pp. 30-31. Sur une peinture de vase célèbre Dionysos et Apollon sont réunis au pied du palmier et au-dessus de l'omphalos delphique :

hiver, pendant trois mois, sa place étant alors occupée par Dionysos⁽⁹⁷⁾. Alcée fait voyager Apollon sur un char attelé de cygnes. Pour gagner le pays des Hyperboréens, Apollon empruntait par conséquent la voie des airs. Mais nous ne trouvons dans le péan d'Alcée, tel du moins que nous le connaissons par la paraphrase d'Himérios, aucune indication sur la route suivie par Apollon et sur la situation du pays des Hyperboréens.

L'activité d'Alcée, contemporain de Sapho, nous invite à situer son témoignage aux environs de 600 av. J.-C.⁽⁹⁸⁾. Au début du V^e siècle, Apollon survolant la mer sur le dos d'un cygne apparaît sur un fragment de coupe attique, si du moins on accepte l'interprétation proposée jadis par P. Hartwig⁽⁹⁹⁾. Au IV^e siècle les peintres de vases évoquent l'épiphanie du dieu revenant dans son sanctuaire après un séjour chez les Hyperboréens : Apollon chevauche un cygne et il est accueilli par des personnages appartenant au cycle de Dionysos, ce qui nous autorise à croire que la scène se situe à Delphes⁽¹⁰⁰⁾.

Les monnaies nous apportent aussi leur témoignage. Le cygne sert de monture à Apollon, dans la première moitié du

BEAZLEY, *ARV*², p. 1185/7 (peintre de Cadmos) ; H. METZGER, *Les représentations dans la céramique attique du IV^e siècle*, Paris, 1951, p. 177/32 (pl. XXV, 3) et p. 183 ; G. ROUX, *op. cit.*, p. 232 (pl. XXVIII).

⁽⁹⁷⁾ La date de la fête où l'on célébrait l'épiphanie du dieu ne correspond pas à l'époque indiquée dans le péan d'Alcée ; voir à ce sujet H. METZGER, *op. cit.*, p. 174.

⁽⁹⁸⁾ D. PAGE, *Sappho and Alcaeus*, pp. 150 ss.

⁽⁹⁹⁾ P. HARTWIG, *Die griech. Meisterschalen*, Stuttgart, 1893, pp. 188-189 (pl. XVIII, 3) ; H. METZGER, *op. cit.*, p. 173. Pour H. SICHTERMANN, dans *Jahrbuch*, 71 (1956), p. 104, fig. 7, il s'agirait de Hyakinthos.

⁽¹⁰⁰⁾ Cratère du British Museum 1917-7-25.2 : BEAZLEY, *ARV*², p. 140/16 (peintre de Méléagre) ; H. METZGER, *op. cit.*, p. 171/26 (pl. XXIV, 2). — Hydrie du British Museum E 232 : *CVA*, Brit. Mus., 6, III c, pl. 96/3 ; H. METZGER, *op. cit.*, p. 171/27. Les deux vases reproduits par A. B. COOK, *Zeus*, II, p. 461, fig. 359 et p. 460, pl. XXV. Sur un cratère apulien de Bari, Apollon assis sur le dos d'un cygne apparaît dans une composition représentant Oreste réfugié dans le sanctuaire de Delphes : J. M. MORET, *L'Ilioupersis dans la céramique italiate*, 1975 (*Bibl. helvetica romana*, XIV), p. 123, pl. 49, 2 ; K. SCHAUBENBURG, *Die nackte Erinys*, dans *Festschrift Fr. Brommer*, 1977, p. 249 ; A. D. TRENDALL, et Al. CAMBITOGLU, *The Red-Figured Vases of Apulia*, II (1982), p. 540/337.

IV^e siècle, sur des pièces d'électrum de Cyzique⁽¹⁰¹⁾ et, à l'époque impériale, sur des bronzes de Chalcédoine⁽¹⁰²⁾. À Cyzique comme à Chalcédoine, les témoignages dont nous disposons nous invitent à penser au dieu de Delphes. Le prestige du dieu est attesté à Cyzique par certains motifs qui décorent les monnaies d'électrum, tels que la représentation d'Oreste réfugié dans le temple d'Apollon auprès de l'omphalos et l'image de ce même omphalos surmonté des deux aigles⁽¹⁰³⁾. Au III^e siècle, sur des monnaies d'argent de Cyzique qui sont datées des environs de 280 av. J.-C.⁽¹⁰⁴⁾,

⁽¹⁰¹⁾ H. von FRITZE, dans *Nomisma*, VII (1912), n° 150 (pl. IV, 37); A. BALDWIN BRETT, *Boston. Museum of Fine Arts. Catal. of Greek Coins*, 1955, n° 1543 (pl. 76). Les monnaies d'électrum de Cyzique montrent aussi l'image d'Apollon sur le dos d'un griffon; H. von FRITZE, *op. cit.*, n° 151 (pl. IV, 38); A. BALDWIN BRETT, *op. cit.*, n° 1545 (pl. 76; avec une note sur l'identité du personnage mise en doute par K. Regling). Le thème d'Apollon sur un griffon est également attesté dans la peinture de vases attique à partir de 425 av. J.-C.: H. METZGER, *op. cit.*, pp. 169-170, n° 21 à 25 (pl. XXIV, 1, 3, 4), qui note que, sur certains vases du IV^e siècle, on peut hésiter entre Apollon et Dionysos. Sur ce thème, voir K. SCHAUENBURG, dans *Röm. Mitteil.*, 64 (1957), p. 214, n. 129; ID., dans *Festschrift Fr. Brommer*, p. 251. À Chalcédoine, c'est Antinoos qui est représenté sur un griffon: WADDINGTON-BABELON-REINACH, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure* (cité ci-dessous *Recueil général*), 1, 2 (1908), p. 300, n° 62 (pl. XLVII, 14); G. BLUM, *Numismatique d'Antinoos*, dans *JIAN*, 16 (1914), p. 47, pl. III, 9. On sait que le griffon est associé aux Arimaspes, peuple mythique proche des Hyperboréens: H. METZGER, *op. cit.*, pp. 329 ss.; K. SCHAUENBURG, *Arimaspen in Unteritalien*, dans *Revue archéol.*, 1982, pp. 249 ss. L'ouvrage confus de Chr. DELPLACE, *Le griffon de l'archaïsme à l'époque impériale*, Bruxelles-Rome, 1980, est difficilement utilisable.

⁽¹⁰²⁾ De Trajan à Tranquillina: *Recueil général, op. cit.*, n° 58, 64, 69, 70, 75, 79, 93, 99, 108, 115 (pl. XLVII, 11, 16, 17, 21, 24; pl. XLVIII, 20).

⁽¹⁰³⁾ Oreste agenouillé près de l'omphalos: H. von FRITZE, *op. cit.*, n° 165 (pl. V, 13); A. BALDWIN BRETT, *op. cit.*, n° 1532 (pl. 75). — Omphalos surmonté de deux aigles: H. von FRITZE, *op. cit.*, n° 220 (pl. VI, 32); A. BALDWIN BRETT, *op. cit.*, n° 1535 (pl. 75). Sur les rapports entre les motifs qui ornent les monnaies d'électrum de Cyzique et la peinture de vases attique, voir L. LACROIX, dans *L'Antiquité classique*, 1947, pp. 209 ss.

⁽¹⁰⁴⁾ IMHOOF-BLUMER, *Antike griech. Münzen*, dans *Revue suisse de numism.*, 19 (1913), pp. 22 ss., n°s 46 à 63 (pl. I, 11-19); H. von FRITZE, *Die Silberprägung von Kyzikos*, dans *Nomisma*, IX (1914), pp. 46 ss., n°s 25 à 32 (pl. VI, 1-12). A. BALDWIN BRETT, *op. cit.*, n°s 1578 à 1581 (pl. 77); COMSTOCK-VERMEULE, *Greek Coins, 1950 to 1963*, n° 153 et 154 (pl. XIV). Voir aussi, sur des bronzes de l'époque impériale (Commode), la représentation d'Apollon

Apollon lui-même apparaît assis sur la pierre sacrée, indication très précise, car le dieu figuré sous cet aspect ne peut être qu'Apollon Pythien⁽¹⁰⁵⁾. À Chalcédoine, nous connaissons par les textes des auteurs anciens et par les inscriptions l'existence d'un oracle d'Apollon⁽¹⁰⁶⁾ et nous savons en outre qu'il s'agit d'Apollon Πυθαῖος⁽¹⁰⁷⁾. Comme à Cyzique, des monnaies du III^e siècle offrent au revers l'image du dieu assis sur l'omphalos de Delphes⁽¹⁰⁸⁾.

Ni Cyzique ni Chalcédoine ne se trouvent sur l'itinéraire qu'Apollon devait emprunter pour aller de Delphes au pays des Hyperboréens, si du moins il prenait la route la plus directe, c'est-à-dire la voie aérienne, comme le lui permettaient les ailes de son attelage ou de sa monture. Mais il existe en quelque sorte une route de l'est que le dieu suivait quand il venait d'une de ses résidences préférées, la Lycie, au sud de l'Asie Mineure, et qui comportait un relais dans l'île de Thy-nias, près des côtes méridionales du Pont-Euxin. Dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, c'est là qu'Apollon se manifeste aux Argonautes qui lui élèvent un autel et qui l'honorent

debout à droite, le pied gauche appuyé sur l'omphalos : *BMC, Mysia*, p. 51, n° 239. On n'oubliera pas que Cyzique honore Apollon en qualité d'arché-gète : ARISTIDE, πανηγυρικὸς ἐν Κυζικῶ περὶ τοῦ ναοῦ, p. 126, l. 4 Br. Keil.

⁽¹⁰⁵⁾ Parmi les attributs apolliniens, l'omphalos est incontestablement celui qui indique de la manière la plus claire le sanctuaire de Delphes ; sur ce sujet, voir H. METZGER, *op. cit.*, pp. 178-179. Voir aussi l'intéressante étude consacrée par H. GALLET DE SANTERRE, dans *BCH*, 1976, pp. 291 ss., à une peinture de vase qui décore une pyxis attique à figures rouges provenant de Spina. On y voit, en compagnie des Léoïdes et d'Hermès, Délos (inscription) assise sur l'omphalos ; s'y ajoutent deux arbres sacrés, le palmier et l'olivier, ainsi qu'un trépied. Comme le fait observer l'auteur de cet article, p. 295, cette composition, où l'omphalos de Delphes sert de siège à Délos, reflète le souci constant chez les Athéniens « de maintenir une bonne entente entre les deux sanctuaires apolliniens ».

⁽¹⁰⁶⁾ Sur l'oracle d'Apollon à Chalcédoine, voir L. ROBERT, dans *Opera minora*, II, 1340-1341 (*Revue de philologie*, 1939, pp. 187-188) ; J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1959, 42 ; 1966, 271 ; 1968, 58 ; 1978, 480 ; L. ROBERT, dans *Journal des Savants*, 1979, p. 259, n. 17 ; ID., *À travers l'Asie Mineure*, Paris, 1980, p. 395.

⁽¹⁰⁷⁾ *Sylloge*³, 550 ; *Fouilles de Delphes*, III, 4, 372.

⁽¹⁰⁸⁾ *Recueil général*, nos 25-28 (pl. XLVI, 15, 16).

par des danses et des chants⁽¹⁰⁹⁾. Poursuivant ensuite son voyage, Apollon franchira le Pont-Euxin et gagnera le pays des Hyperboréens.

On retrouve les Hyperboréens dans l'histoire des premiers temples de Delphes, telle qu'elle nous est contée par Pausanias⁽¹¹⁰⁾. Le plus ancien était fait de branches de laurier et l'on peut supposer, avec le Périégète, qu'il avait la forme d'une hutte (καλύβη). Rien de surprenant en tout ceci. Le laurier était consacré au dieu et il servait à couronner les vainqueurs aux concours pythiques⁽¹¹¹⁾. Quant à la forme que l'on prête à ce premier temple, elle n'exige pas, me semble-t-il, de justification particulière : il est assez naturel que l'on ait logé le dieu dans une hutte, forme sous laquelle on aime à imaginer la plus ancienne habitation humaine⁽¹¹²⁾.

Le second temple est assurément plus étrange, car il fut fabriqué avec de la cire d'abeilles et des ailes (ἀπό τε τοῦ κηροῦ τῶν μελισσῶν καὶ ἐκ πτερῶν). L'expression « abeille delphique » appliquée par Pindare⁽¹¹³⁾ à la prêtresse d'Apollon montre que l'abeille n'était pas étrangère à la mantique apollinienne ; le texte de l'*Hymne homérique à Hermès* indique par ailleurs qu'on lui attribuait une fonction oraculaire⁽¹¹⁴⁾. Les ailes, qui avaient servi, elles aussi, à la confection du

⁽¹⁰⁹⁾ APOLLONIOS II, 674 ss., avec une explication de l'épithète 'Εώτιος, « matinal », par l'épiphanie du dieu apparu « au point du jour ».

⁽¹¹⁰⁾ PAUSANIAS, X, 5, 9.

⁽¹¹¹⁾ Sur la cueillette du laurier à Tempé par Apollon, voir L. LACROIX, *L'Apollon de Caulonia*, dans *RBN*, 1959, p. 16.

⁽¹¹²⁾ PAUSANIAS, VIII, 1, 5. Il n'y a pas lieu de mettre en rapport le premier temple mythique de Delphes avec un édifice d'Érétrie, comme l'a bien montré R. Martin ; voir la bibliographie sur ce sujet dans *Bull. Acad. royale de Belgique. Classe des Lettres*, 1980, p. 200, n. 56.

⁽¹¹³⁾ PINDARE, *Pyth.*, IV, 60. Sur cette expression, voir P. AMANDRY, *La mantique apollinienne à Delphes*, Paris, 1950, p. 61. Sur le nom de μέλισσα donné à certaines prêtresses, voir Fr. CHAMOIX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1958, p. 267 ; L. BODSON, 'Ιερὰ ζῶια, Bruxelles, 1975 (*Mémoires Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, LXIII, 2), pp. 26 ss.

⁽¹¹⁴⁾ *Hymne homérique à Hermès*, 558 ss. ; sur ce texte d'interprétation difficile, voir P. AMANDRY, *op. cit.*, pp. 61 ss. ; sur la figure de la femme-abeille des plaquettes d'or rhodienne (P. AMANDRY, *op. cit.*, p. 61, n. 5), voir maintenant R. LAFFINEUR, *L'orfèvrerie rhodienne orientalisante*, Paris, 1978, pp. 51 ss.

second temple, n'étaient évidemment pas des ailes d'abeilles, selon une interprétation erronée ⁽¹¹⁵⁾, abandonnée depuis longtemps ⁽¹¹⁶⁾, mais que l'on retrouve encore dans des ouvrages récents ⁽¹¹⁷⁾. Il s'agit d'ailes faites de plumes d'oiseaux. De nombreux oiseaux ont été mis en rapport avec Apollon ⁽¹¹⁸⁾ et, parmi eux, le cygne qui, comme nous l'avons vu, pouvait servir de monture au dieu ou être attelé à son char ⁽¹¹⁹⁾. Nous reviendrons dans un instant sur ce temple ailé qui connut un sort très particulier.

Si l'on passe au troisième temple, on apprend par Pausanias ⁽¹²⁰⁾ qu'il était en bronze. Notre auteur rappelle à ce sujet la chambre de bronze où Acrisios enferma sa fille Danaé, le temple d'Athéna Chalkioicos à Sparte et l'emploi du bronze dans l'architecture romaine ⁽¹²¹⁾. Œuvre attribuée à Héphaïstos ⁽¹²²⁾, ce temple en bronze peut être également associé aux constructions imaginaires dont l'Odyssée nous offre de beaux exemples : le mur de bronze qui entourait l'île d'Éole ⁽¹²³⁾ et

⁽¹¹⁵⁾ Il est question d'ailes d'abeilles dans les anciennes traductions de Pausanias (Gedoyne, t. IV, 1794, p. 163 ; M. Clavier, t. V, 1821, p. 286). Voir aussi SPON et WHEELER, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, II (1678), p. 59.

⁽¹¹⁶⁾ Voir à ce sujet la note de C. G. SIEBELIS, dans son édition de PAUSANIAS, t. IV (1827), p. 170.

⁽¹¹⁷⁾ G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, p. 175 ; M. J. DELEPIERRE, dans *RN*, 1972, p. 11.

⁽¹¹⁸⁾ Sur les oiseaux mis en rapport avec Apollon, voir PLUTARQUE, *De Pythiae orac.*, 12 et 22 (*Mor.*, 400 A et 405 C) et les notes de R. FLACELIÈRE dans son édition, coll. des Univ. de France.

⁽¹¹⁹⁾ Aussi a-t-on pensé à des ailes de cygne pour le second temple mythique de Delphes : K. O. MUELLER, *Die Dorier*, 2^e éd., Breslau, 1844, I, 1, p. 272 : « aus Schwänenfedern und Wachs gebildet » ; WELCKER, *Griech. Götterlehre*, II (1860), p. 360 : « ein Tempelchen von Wachs und Flügeln (von Schwänen) ». On a heureusement renoncé à mettre en rapport le temple en cire et le décor hexagonal de certains monuments de Délos, de Paros et de Thasos, selon une interprétation qui avait été jadis proposée par A. RUMPF, dans *Jahrb. der Berliner Museen*, 1964, pp. 5 ss. ; voir maintenant sur ce sujet M. Chr. HELLMANN et Ph. FRAISSE, *Le monument aux hexagones et le portique des Naxiens*, Paris, 1979, (*EAD*, XXXII), pp. 73 ss.

⁽¹²⁰⁾ PAUSANIAS, X, 5, 11.

⁽¹²¹⁾ Il s'agit du forum de Trajan : PAUSANIAS, V, 12, 6.

⁽¹²²⁾ PINDARE, fr. 52 i, 5 Snell, cite à son sujet Héphaïstos et Athéna.

⁽¹²³⁾ Voir ci-dessus, n. 25.

les murailles de bronze du palais d'Alkinoos, le roi des Phéaciens⁽¹²⁴⁾. Pausanias ajoute que le troisième temple de Delphes tomba dans un gouffre et qu'il fondit sous l'action de la chaleur, ce qui est une façon commode d'expliquer sa disparition.

Les traditions recueillies par Pausanias au sujet des temples mythiques de Delphes n'ont pas été élaborées à une époque tardive. Pindare avait évoqué l'histoire des temples de Delphes dans un péan, dont un fragment nous a été conservé. À propos du second temple, il y était question des Hyperboréens⁽¹²⁵⁾. Ceci rejoint une indication de Pausanias selon laquelle le dieu avait envoyé le temple en cire chez les Hyperboréens⁽¹²⁶⁾. Ainsi se justifient les ailes dont ce temple était pourvu⁽¹²⁷⁾. En suivant les traces d'Ulysse, comme nous l'avons fait précédemment, nous avons pu constater combien était malaisé l'accès de certains pays légendaires. Il en était de même du pays des Hyperboréens et, à cet égard, il surpassait même tous les autres. Selon Pindare⁽¹²⁸⁾, on ne pouvait y parvenir ni par terre ni par mer. Il n'est donc pas surprenant qu'Apollon ait dû recourir à un char attelé de cygnes pour accomplir son fabuleux voyage.

Comme les Phéaciens de l'Odyssée, les Hyperboréens font partie de ces peuples élus, auxquels les dieux accordent leurs faveurs. Autre trait commun aux Phéaciens et aux Hyperboréens : ils habitent des régions d'un accès singulièrement diffi-

(124) *Od.*, VII, 86. Par la combinaison des métaux, or, bronze et argent, ce palais brille de tout son éclat dans le domaine du merveilleux. Pour des « maisons de bronze », voir HÉSIODE, *Op.*, 150 (et la note de M. L. WEST, dans son édition, 1978). Sur les demeures de bronze, voir G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, pp. 153 ss.

(125) PINDARE, fr. 52 i Snell. Voir sur ce fragment Br. SNELL, dans *Hermes*, 73 (1938), pp. 435-436.

(126) PAUSANIAS, X, 5, 10 : πεμφθῆναι δὲ ἐς Ὑπερβορέους φασὶν αὐτὸν ὑπὸ τοῦ Ἀπόλλωνος.

(127) M. DELCOURT, *L'oracle de Delphes*, Paris, 1955, p. 162, avait reconnu le caractère particulier de ce « temple volant ».

(128) PINDARE, *Pyth.*, X, 29-30 : ναυσὶ δ' οὔτε πεζὸς <κεν> εὐροῖς ἐς Ὑπερβορέων ἀγῶνα θαυματὰν ὁδόν.

cile. Le temple ailé (πτέρινος ναός) ⁽¹²⁹⁾ et le char attelé de cygnes nous rappellent qu'il fallait emprunter la voie des airs pour gagner le pays des Hyperboréens. Quant aux Phéaciens, que l'auteur de l'Odyssée a situés au bout du monde, ils disposaient de vaisseaux dotés d'un pouvoir magique, ce qui leur avait permis d'assurer le retour d'Ulysse à Ithaque avec une prodigieuse rapidité. Ainsi, qu'il s'agisse des Hyperboréens ou des Phéaciens, la légende recourt à des transferts miraculeux, au sujet desquels je voudrais vous soumettre quelques remarques.

Ces transferts miraculeux sont souvent accomplis à l'aide de machines volantes, auxquelles l'imagination des Grecs a prêté diverses formes. De tous ces engins, le plus étrange est sans doute la flèche d'Abaris. Hérodote, dont nous avons pu constater le scepticisme en ces matières ⁽¹³⁰⁾, rapporte avec les mêmes réserves qu'Abaris était un Hyperboréen qui promenait sa flèche par toute la terre sans prendre aucune nourriture ⁽¹³¹⁾. D'autres témoignages font de cette fameuse flèche un cadeau d'Apollon. Elle atteignait des dimensions considérables (ὕπερ-μεγεθής) et elle servait de monture à Abaris ⁽¹³²⁾. Il pouvait ainsi surmonter tous les obstacles, fleuves, mers et autres lieux réputés infranchissables ⁽¹³³⁾.

⁽¹²⁹⁾ Sur cette expression, voir ARISTOTE, fr. 3 Rose (STOBÉE, XXI, 26); ERATOSTHÈNE, *Cataster.*, 29; STRABON, IX, 421. Selon PLUTARQUE, *De Pythiae orac.*, 17 (*Mor.*, 402 D), c'est près de la fontaine oraculaire qu'aurait été prononcé le premier vers héroïque : συμφέρετε περὰ τ', οἰωνοί, κηρόν τε μέλισσαι ; voir aussi PHILOSTRATE, *Vita Apoll.*, VI, 10, p. 110 et VI, 11, p. 114. Cf. P. AMANDRY, *La mantique apollinienne à Delphes*, p. 61.

⁽¹³⁰⁾ Voir ci-dessus, p. 86.

⁽¹³¹⁾ HÉRODOTE, IV, 36.

⁽¹³²⁾ HÉRACLIDE PONTIQUE, fr. 51 Wehrli. Sur Abaris, voir P. CORSEN, *Der Abaris des Heraklides Ponticus*, dans *Rhein. Mus.*, 1912, pp. 38 ss. et A. REHM, dans *Rhein. Mus.*, 1912, pp. 420 ss. ; P. WOLTERS, *Der geflügelte Seher*, dans *Sitzungsber. Bayer. Akad. Wiss., philos.-philol. u. histor. Kl.*, 1928, 1, p. 10 ; K. MEULI, *Scythica*, dans *Hermes*, 70 (1935), pp. 159 ss. ; M. P. NILSSON, *Gesch. der griech. Religion*, I² (1955), p. 616 ; J. D. P. BOLTON, *Aristeas of Proconnesus*, Oxford, 1962, pp. 157 ss.

⁽¹³³⁾ PORPHYRE, *De vita Pyth.*, 29 : αἰθροβάτης δὲ τὸ (ἐπώνυμον) Ἀβάριδος, ὅτι ἄρα οἶστῶ του ἐν Ὑπερβορείοις Ἀπόλλωνος δωρηθέντι αὐτῶ ἐποχούμενος

Le trépied delphique peut aussi se transformer en machine volante. Si on lui met des ailes, le voilà en mesure de transporter Apollon au-dessus des flots de la mer, comme nous le montre une peinture de vase célèbre⁽¹³⁴⁾. Autre exemple d'un étrange véhicule : le siège pourvu de roues qui permit à Triptolème, chargé par Déméter de faire connaître aux hommes les bienfaits de l'agriculture, d'accomplir sa mission. Pour souligner le caractère miraculeux du voyage, les peintres de vases ont adapté des ailes aux roues, selon un schéma qui est devenu habituel dès le premier quart du V^e siècle⁽¹³⁵⁾. On est surpris de voir Dionysos représenté sur ce bizarre engin⁽¹³⁶⁾, mais le motif s'explique sans doute par l'épiphanie du dieu venu enseigner aux hommes la culture de la vigne⁽¹³⁷⁾. Un siège sem-

ποταμούς τε πελάγη καὶ τὰ ἄβατα διέβαινεν, ἀεροβατῶν τρόπον τινά. JAMBLIQUE, *De vita Pythag.*, XIX (91) ; XXVIII (135).

⁽¹³⁴⁾ Hydrie du Vatican : H. SICHTERMANN, dans HELBIG, *Führer*⁴ (1963), n° 931 ; BEAZLEY, *ARV*², p. 209/166 (peintre de Berlin) ; voir P. WOLTERS, *op. cit.*, pp. 10-11 ; L. LACROIX, dans *Bull. Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1974, p. 57, pl. V.

⁽¹³⁵⁾ Ch. DUGAS, *La mission de Triptolème d'après l'imagerie athénienne*, dans *Recueil Ch. Dugas*, Paris, 1960, p. 125. L'attelage est formé de deux serpents ailés sur un statère d'électrum de Cyzique : H. VON FRITZE, dans *Nomisma*, VII (1912), n° 163 (pl. V, 11) ; A. BALDWIN BRETT, *Boston. Museum of Fine Arts. Catal. of Greek Coins*, n° 1498 (pl. 74). Sur la position du personnage, voir P. WOLTERS, *op. cit.*, p. 14.

⁽¹³⁶⁾ Les deux motifs, Triptolème d'une part et Dionysos d'autre part, sont figurés sur une amphore de Compiègne 975 : *CVA*, Compiègne, III H e, pl. 10/4 et 7 ; BEAZLEY, *ABV*, p. 331/13 (peintre de Priam). Cf. P. WOLTERS, dans *Die Antike*, 6 (1930), p. 290, fig. 2 et 3 ; H. METZGER, *Recherches sur l'imagerie athénienne*, Paris, 1965, p. 10, n. 1.

⁽¹³⁷⁾ Un personnage tenant d'une main une coupe ou un canthare, de l'autre une double hache (ou un marteau ?) et assis sur un siège semblable est figuré sur une coupe de Berlin F 2273 (BEAZLEY, *ARV*², p. 174/31, peintre d'Ambrosios) et sur une coupe de Florence inv. 81600 (*CVA*, Florence, 4, pl. 118/2 ; H. METZGER, *Bull. arch.*, dans *REG*, 1966, p. 307). S'agit-il de Dionysos, comme le pensait P. WOLTERS, *Der geflügelte Seher* (cité n. 132), p. 12, ou d'Héphaïstos, identification adoptée par BEAZLEY, *l.c.*, et par Fr. BROMMER, *Hephaistos*, Mainz-am-Rhein, 1978, pp. 24-25 ? Le dieu voyagerait sur un engin qu'il aurait fabriqué lui-même. On notera cependant que l'engin en question ne figure pas dans la liste des ἠφαιστότυκτα (L. MALTEN, dans *RE*, III, 1913, s.v. *Hephaistos*, col. 332). On voudrait savoir à quelle fin Héphaïstos utilisait ce siège volant et de quelle mission il avait à s'acquitter. En prêtant au même personnage les attributs de Dionysos et d'Héphaïstos, les

blable devait être utilisé dans le théâtre grec. Il est désigné dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle par l'expression ὄχος πτερωτός⁽¹³⁸⁾ et il servait dans cette pièce à l'apparition des Océanides⁽¹³⁹⁾.

Le merveilleux char d'Apollon avec son attelage de cygnes prend place dans une longue série de véhicules fantastiques, capables de s'élever dans les airs. Les dieux grecs se déplacent en char et ils franchissent ainsi de vastes espaces⁽¹⁴⁰⁾. Ce privilège est également conféré à certains héros. Je songe au char ailé que Pélops avait reçu de Poseidon et qui lui avait permis de triompher d'Oinomaos⁽¹⁴¹⁾ ou encore au char attelé de dragons, grâce auquel la magicienne Médée put s'enfuir après le meurtre de ses enfants⁽¹⁴²⁾.

De ces véhicules fantastiques l'hagiographie chrétienne nous offre un curieux exemple, que j'emprunte au récit des miracles de sainte Thècle⁽¹⁴³⁾. Vénérée à Séleucie, ville de Cilicie,

peintres de vases ont voulu surtout, me semble-t-il, souligner les étroites affinités qui unissent les deux divinités.

⁽¹³⁸⁾ ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, 135.

⁽¹³⁹⁾ E. FRAENKEL, *Der Einzug des Chors im Prometheus*, dans *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, Lettere Storia e Filosofia*, 23 (1954), pp. 269 ss.

⁽¹⁴⁰⁾ Sur le thème des divinités en char, voir mes *Études d'archéologie numismatique*, pp. 85 ss.

⁽¹⁴¹⁾ Sur l'attelage de chevaux ailés, voir mes *Études d'archéologie numismatique*, pp. 81 ss.

⁽¹⁴²⁾ Dans la tragédie d'EURIPIDE, *Médée*, 1321-1322, la magicienne est pourvue d'un char (ὄχημα) qui lui permet de s'élever (scholie d'EURIPIDE, *Médée*, 1320: ἐπι ὕψους), emportant avec elle les cadavres de ses enfants; selon l'hypothèse, le char de Médée était pourvu de dragons ailés; cf. APOLLODORE, I, 146 Wagner. Pour d'autres témoignages littéraires, voir C. ROBERT, *Die griech. Heldensage*, III, 1 (1921), p. 872; LESKY, dans *RE*, XV (1932), s.v. *Medeia*, col. 45. Sur l'iconographie, voir L. SÉCHAN, *Études sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*, Paris, 1926, pp. 404 ss., fig. 121 et pl. VIII. Belle illustration de la légende sur une hydrie du peintre de Policoro, où le char des Médée s'élève au-dessus des cadavres des enfants: N. DEGRASSI, *Il pittore di Policoro*, dans *Boll. d'Arte*, 1965, pp. 9-10, fig. 3, 8, 11 et 12); A. D. TRENDALL, *The Red-figure Vases of Lucania, Campania and Sicily*, Oxford, 1967, p. 58, n° 286 (pl. 26, 5; 27, 3).

⁽¹⁴³⁾ Voir la traduction de A. J. FESTUGIÈRE, *Collections grecques de miracles. Sainte Thècle etc.*, Paris, 1971, pp. 49 ss. et surtout G. DAGRON, *Vie et miracles de sainte Thècle*, Bruxelles, 1978 (*Subsidia hagiographica*, 62), où l'on

située près de l'embouchure du Kalykadnos, la sainte, nous dit-on, se rendait à l'occasion d'une panégyrie que l'on célébrait en son honneur à Dalisandos et elle apparaissait aux habitants de cette dernière ville dans un char de feu (πύρινον ἄρμα) ⁽¹⁴⁴⁾. On serait tenté de croire à un souvenir de la tradition biblique, qui raconte l'ascension du prophète Élie, saisi par un tourbillon et transporté au ciel grâce à un char et à des chevaux de feu ⁽¹⁴⁵⁾. Il n'en est rien. En racontant l'apparition de Thècle aux habitants de Dalisandos, l'auteur qui a consigné cette pieuse légende nous renvoie à un passage de l'Iliade (V, 720), où Héra harnache ses chevaux avant de monter dans son char. Or ce char, où Héra va prendre place en compagnie d'Athéna, est en tout point comparable au char de sainte Thècle, puisqu'il est désigné par l'expression « char de flamme » (ὄχρα φλόγεια) ⁽¹⁴⁶⁾. Aussi le savant Bollandiste Hippolyte Delehaye estimait-il avec raison que cet épisode de la légende de sainte Thècle était « d'inspiration toute païenne » ⁽¹⁴⁷⁾.

Nous restons dans le domaine du merveilleux avec le retour d'Ulysse à Ithaque. Les Phéaciens disposaient de navires d'une étonnante vélocité, « aussi rapides, dit le poète, que l'aile ou la

trouvera le texte grec, la traduction et un commentaire ; miracle 26 (Chaque année, Thècle rejoint Dalisandos sur un char de feu).

⁽¹⁴⁴⁾ Sur le site de Dalisandos, voir L. ROBERT, *Hellenica*, XI-XII (1960), p. 404, n. 8 ; ID., *Villes d'Asie Mineure*², Paris, 1962, p. 285, n. O ; J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1972, 558. On notera que l'apparition de la sainte dans son char de feu est décrite avec une grande précision : G. DAGRON, *op. cit.*, Miracle 26 (p. 357).

⁽¹⁴⁵⁾ II *Rois*, II, 11 ; *Ecclésiastique*, XLVIII, 9. Pour l'iconographie, voir L. RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*, II, 1 (1956), pp. 356 ss. ; E. LUCCHESI PALLI et L. HOFFSCHOLTE, dans *Lexikon der christlichen Ikonographie*, I (1968), s.v. *Elias*, col. 609 ss. Sur les images du Christ en char et sur l'association d'Élie à Hélios, voir Ch. DELVOYE, *De l'iconographie païenne à l'iconographie chrétienne*, dans *Annales archéologiques arabes syriennes*, 1971, p. 332.

⁽¹⁴⁶⁾ *Il.*, V, 745 ; de même, VIII, 389. Sur la place occupée par Homère dans la vie et les miracles de sainte Thècle, voir G. DAGRON, *op. cit.*, p. 157.

⁽¹⁴⁷⁾ H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*², Bruxelles, 1933, p. 162 ; ID., *Les recueils antiques de miracles des saints*, dans *Anal. Bolland.*, 43 (1925), p. 54 et p. 70. Voir aussi L. RADERMACHER, *Hippolytos und Thekla*, dans *Sitzungsber. Akad. Wiss. in Wien, philos.-histor. Kl.*, 182, 3 (1916), p. 69, qui pense que la légende pourrait être liée à un phénomène naturel (météore).

pensée » (¹⁴⁸). Au dire d'Alkinoos, ils n'avaient besoin pour se diriger ni de pilote ni de gouvernail et ils ne craignaient ni avarie ni naufrage (¹⁴⁹). C'est un de ces navires qui ramena Ulysse dans sa patrie et l'auteur de l'Odyssée compare la nef phéacienne à un épervier, « le plus rapide des oiseaux » (¹⁵⁰). Les auteurs de légendes hagiographiques insistent aussi sur la rapidité des transferts opérés grâce à l'intervention de saints personnages (¹⁵¹). Autre trait particulier de l'épisode odysseén : Ulysse ne se rendit compte de rien puisqu'il était plongé dans un profond sommeil.

Il faut s'adresser aux *Actes apocryphes des apôtres* pour trouver l'équivalent de cette navigation miraculeuse. C'est un épisode bien connu des *Actes d'André et de Matthias*, sur lequel Salomon Reinach a jadis attiré l'attention (¹⁵²). Ayant reçu l'ordre d'aller délivrer Matthias, qui était prisonnier au pays des Anthropophages, André s'embarque avec deux de ses disciples. La traversée se fit dans un calme surprenant. Les disciples d'André, puis André lui-même, s'endormirent. Ils dor-

(¹⁴⁸) *Od.*, VII, 36.

(¹⁴⁹) *Od.*, VIII, 556 ss.

(¹⁵⁰) *Od.*, XIII, 86.

(¹⁵¹) Un exemple parmi les miracles attribués à saint Georges (Miracle 11 : Sur Manuel, qui portait des offrandes) : le saint libère un pèlerin que des brigands s'apprêtaient à dépouiller et à jeter dans un fleuve, puis il le prend sur son cheval et le transporte en un instant à l'endroit où il devait se rendre. « Or la route, précise le narrateur à partir du lieu où le saint l'avait enlevé, était de huit jours » : A. J. FESTUGIÈRE, *Collections grecques de miracles*, p. 319.

(¹⁵²) *Acta Andreae et Matthiae*, publiés dans *Acta apostolorum apocrypha* par M. Bonnet, Leipzig, 1898, pp. 65 ss. Le récit fort détaillé contraste avec la sobriété du récit odysseén. Les disciples, qui n'ont pas l'expérience de la mer, sont incommodés (ἐταράχθησαν γὰρ διὰ τὴν θάλασσαν). André s'étonne de l'habileté du pilote (ἀληθῶς γὰρ οὕτως ἐστὶν τὸ πλοῖον ὡς ἐπὶ τῆς γῆς). Les disciples se sont endormis tandis qu'André converse avec le pilote, puis il finit lui-même par s'endormir. Ils se réveilleront près des murs de la cité des Anthropophages et André se rend compte alors que le pilote était Jésus. Voir S. REINACH, dans *Cultes, mythes et religions*, I (1905), pp. 395 ss. ; R. REITZENSTEIN, *Hellenistische Wundererzählungen* (cité n. 3), pp. 131 ss. ; A. PUECH, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, II (1928), p. 623 ; E. PETERSON, dans *Enciclopedia cattolica*, I (1948), s.v. *Andrea, apostolo*, col. 1188, signale le succès dans l'Orient chrétien (nombreuses traductions) de ce roman fabuleux, probablement influencé par le roman hellénistique.

maient encore lorsqu'ils arrivèrent au port et c'est toujours endormis qu'ils furent transportés par les matelots jusque près de la porte de la cité des Anthropophages, où ils s'éveillèrent. Les Anthropophages dont il est question dans ce récit ne me paraissent guère différents des Cyclopes ou des Laestrygons de l'Odyssée ⁽¹⁵³⁾.

Mais je voudrais attirer plus particulièrement l'attention sur l'épisode final, qui rappelle l'arrivée d'Ulysse à Ithaque. Transporté lui aussi dans de merveilleuses conditions, le héros se réveille couché sur le sable, à l'endroit même où l'avaient déposé les Phéaciens ⁽¹⁵⁴⁾. Les deux traversées, celle d'Ulysse et celle d'André, appartiennent au domaine du surnaturel et, dans les deux cas, le miracle s'accomplit pendant le sommeil du voyageur, trait caractéristique, que l'on retrouve fréquemment dans les transferts miraculeux ⁽¹⁵⁵⁾. Nous avons vu, d'autre part, que les Phéaciens étaient des marins d'une exceptionnelle habileté. Le pilote qui avait pris André et ses disciples sur son bateau n'était pas moins habile, puisque c'était Jésus lui-même, et les matelots auxquels il avait donné l'ordre de transporter les voyageurs endormis près de la cité des Anthropophages étaient des anges.

⁽¹⁵³⁾ Le récit lui-même ne comporte aucune indication géographique. Sur la localisation de la légende sur les bords de la mer Noire, à Sinope, voir E. VON DOBSCHUETZ, dans *Deutsche Rundschau*, avril-juin 1902, p. 105, et le texte du diacre Théodose cité par P. PEETERS, dans *Analecta Bollandiana*, 24 (1905), p. 499. Dans la version de Grégoire de Tours, André, qui évangélise la province d'Achaïe, reçoit la mission d'aller libérer Mathieu, emprisonné dans la ville de Mermidona (Sinope ?); voir *Monumenta Germaniae historica, Scriptores rerum merovingiarum*, I (1885), p. 827. Dans le résumé de J. DE VORAGINE, *La légende dorée*, trad. T. de Wyzewa, Paris, 1913, p. 8, Matthias est prisonnier chez les Éthiopiens.

⁽¹⁵⁴⁾ *Od.*, XIII, 119, 187. Le rapprochement entre le miraculeux voyage d'André au pays des Anthropophages et le retour d'Ulysse à Ithaque n'avait échappé ni à E. VON DOBSCHUETZ, dans *Deutsche Rundschau*, avril-juin 1902, p. 100, ni à L. RADERMACHER, *Die Erzählungen der Odyssee* (cité n. 7), pp. 31-32. À propos de Circé et de sa potion magique, voir aussi un rapprochement avec un autre épisode des Actes d'André et de Matthias : L. RADERMACHER, *op. cit.*, p. 4.

⁽¹⁵⁵⁾ P. SAINTYVES, *En marge de la légende dorée. Songes, miracles et survivances*, Paris, 1931, p. 95.

Dans l'hagiographie chrétienne, ce sont généralement des anges qui sont chargés de ces transferts miraculeux ⁽¹⁵⁶⁾. Bon nombre de saints personnages ont été ainsi transportés d'un endroit à un autre et c'est assurément l'un des miracles les plus fréquemment attestés ⁽¹⁵⁷⁾. Mais des objets inanimés peuvent aussi se déplacer de cette manière. Ne dit-on pas que la pierre noire enchassée dans la Ka'ba à la Mecque avait été apportée par l'ange Gabriel ⁽¹⁵⁸⁾ ? Il arrive qu'un édifice soit transféré miraculeusement et l'on pense immédiatement à la *Santa Casa* de Lorette. Pour la soustraire aux Musulmans, des anges la transportèrent près de Fiume, puis dans la région d'Ancône, à Loreto, où elle est l'objet de pieux pèlerinages ⁽¹⁵⁹⁾. Voilà qui ressemble fort au voyage du temple ailé qui alla par la voie des airs de Delphes au pays des Hyperboréens. À ma connaissance, aucun peintre de vases n'a figuré le miraculeux voyage du πτέ-

⁽¹⁵⁶⁾ Le thème du transport par les anges a été étudié par P. SAINTYVES, *op. cit.*, pp. 94 ss., qui cite en particulier l'exemple du transport de saint Adjueteur (voir la gravure reproduite au début de l'ouvrage). Saint Georges accomplit des miracles du même genre quand il libère des prisonniers et les transporte miraculeusement d'un endroit à un autre : A. J. FESTUGIÈRE, *Collections grecques de miracles*, p. 268 et les miracles n^{os} 3, 4, 9, 11 (sur ce dernier, voir ci-dessus, n. 151).

⁽¹⁵⁷⁾ Voir, dans les *Fioretti* de saint François d'Assise, chap. 35, le récit de la translation de sainte Claire qui, étant malade et ne pouvant assister aux offices, le jour de Noël, est transportée miraculeusement à l'église de saint François, où elle assiste aux offices, puis est ramenée à son lit : trad. et notes de A. MASSERON, dans Th. DESBONNETS et D. VORREUX, *Saint François d'Assise. Documents, écrits et premières biographies*, Paris, 1968, p. 1275. Je remercie très sincèrement mon collègue, le professeur J. P. Massaut, qui m'a aidé à me documenter dans le domaine de l'hagiographie.

⁽¹⁵⁸⁾ Voir A. J. WENSINCK et J. JOMIER, dans *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd., IV (1974), s.v. *Ka'ba*, p. 335 b. Je dois cette information à l'obligeance de Mademoiselle S. Van Riet.

⁽¹⁵⁹⁾ VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, éd. R. Pomeau, Paris, 1963, I, p. 771, faisait remonter les origines de cette légende au temps de Boniface VIII. Elle daterait seulement de la fin du XV^e siècle et elle aurait été popularisée à la fin du XVI^e siècle par le jésuite Tursellini selon L. RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*, II, 2 (1957), p. 187 et pp. 632-633. Sur cette question, on trouvera d'amples informations dans l'article de P. PASCHINI, dans *Enciclopedia cattolica*, VII (1951), s.v. *Loreto*, col. 1558-1559. Dans *La fée aux miettes*, Ch. Nodier fait allusion aux « pérégrinations de la *Santa Casa* de Lorette » ; voir l'édition des *Contes* de P. G. Castex, Paris, Garnier, p. 174.

οἶνος ναός. Mais la représentation du trépied delphique pourvu d'ailes, tel que nous le montre la peinture de vase signalée précédemment (¹⁶⁰), peut aider notre imagination, car ce n'est au fond qu'une variante du même thème. Quant à la translation de la *Santa Casa*, elle a été représentée par un des peintres les plus illustres du XVIII^e siècle, Gianbattista Tiepolo. La peinture de Tiepolo, qui décorait l'église des Scalzi à Venise, a été malheureusement détruite en 1915. Mais le modèle a été conservé dans la galerie de l'Académie des Beaux-Arts de Venise et l'on peut voir ainsi comment l'artiste avait figuré la maison de la Vierge et les anges qui la transportent à travers les airs (¹⁶¹).

J'en reviens au pays des Hyperboréens. Bien peu de mortels sont admis dans ce paradis apollinien. Pindare, il est vrai, y fait venir Persée (¹⁶²), mais le héros disposait de sandales ailées, qui lui servaient de bottes de sept lieues et qui devaient lui faciliter le voyage (¹⁶³). Au nombre des privilégiés figure aussi le roi Crésus. Selon le poète Bacchylide (¹⁶⁴), il fut transporté chez les Hyperboréens par Apollon lui-même, après que Zeus eut éteint le bûcher sur lequel il devait périr. Crésus était ainsi récompensé de la piété dont il n'avait cessé de faire preuve à l'égard du dieu de Delphes.

Les légendes de la Grèce ancienne n'ont jamais revêtu une forme canonique. Elles s'adaptent aux circonstances avec une étonnante docilité. Dans la *III^e Olympique*, Pindare fait venir Héraclès au pays des Hyperboréens. Lancé à la poursuite de la biche aux cornes d'or, le héros parvint jusqu'en Istrie (¹⁶⁵). Il faut entendre par là, non la péninsule située au nord de

(¹⁶⁰) Voir ci-dessus, n. 134.

(¹⁶¹) L. VENTURI, *La peinture italienne du Caravage à Modigliani*, Skira, 1952, p. 7 (pl. en couleurs); A. MORASSI, *G.B. Tiepolo. His Life and Work*, Londres, 1955, pl. VI.

(¹⁶²) PINDARE, *Pyth.*, X, 31.

(¹⁶³) Sur les chaussures ailées dans la légende de Persée, voir N. GIALOURIS, Πτερόεντα πέδιλα, dans *BCH.* 1953, pp. 316 ss.

(¹⁶⁴) BACCHYLIDE, III, 23 ss. Cf. L. LACROIX, dans *Bull. Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1980, p. 205.

(¹⁶⁵) PINDARE, *Ol.*, III, 14, 26.

l'Adriatique, mais la région où les anciens localisaient les sources de l'Istros, c'est-à-dire du Danube⁽¹⁶⁶⁾. On y trouvait des arbres magnifiques. Émerveillé, Héraclès estima qu'ils apporteraient une ombre bienfaisante sur le site où il se proposait d'instituer des concours en l'honneur de Zeus, car ce site — qui n'est autre que le sanctuaire d'Olympie — était alors dépourvu d'arbres et exposé aux rayons ardents du soleil⁽¹⁶⁷⁾. Ainsi les Hyperboréens n'apparaissent pas seulement à Délos et à Delphes. Ils interviennent également dans la légende de fondation des concours olympiques, telle du moins qu'elle nous est rapportée par Pindare⁽¹⁶⁸⁾.

Se conformant à l'explication traditionnelle du nom des Hyperboréens, Pindare les situe au-delà des contrées d'où souffle le froid Borée⁽¹⁶⁹⁾. Dans cette géographie imaginaire, les sources du Nil, que l'on place à l'extrémité sud du monde, sont opposées aux Hyperboréens, qui occupent l'extrémité nord⁽¹⁷⁰⁾. On pourrait s'étonner de voir Héraclès arriver chez les Hyperboréens alors qu'il poursuit la biche aux cornes d'or, car Pindare nous a enseigné par ailleurs que l'on ne pouvait atteindre ni par terre ni par mer le pays des Hyperboréens. Mais des contradictions de ce genre n'ont jamais gêné les poètes et les mythographes anciens. Pindare n'hésite pas davantage à transposer chez les Hyperboréens un paysage essentiellement méditerranéen, puisqu'il y fait pousser des oliviers. Ce sont ces oliviers qu'Héraclès viendra planter près de la borne que contournent les chars⁽¹⁷¹⁾. Ainsi l'arbre dont le

⁽¹⁶⁶⁾ APOLLONIOS DE RHODES, IV, 286-287, place les sources de l'Istros au-delà des souffles de Borée, dans les monts Rhipées (sur ces derniers, voir ci-dessus, n. 91) ; selon le scholiaste, les indications d'Apollonios rejoignaient sur ce point celles d'ESCHYLE, *Prométhée délivré*, fr. 330 Mette. Cf. BRANDIS, dans *RE*, IV (1901), s.v. *Danuvius*, col. 2100.

⁽¹⁶⁷⁾ PINDARE, *Ol.*, III, 23-24.

⁽¹⁶⁸⁾ Apollon cependant reste le maître des Hyperboréens, comme l'atteste l'expression δᾶμος Ἀπόλλωνος θεράπων : PINDARE, *Ol.*, III, 16. On sait du reste qu'Apollon est présent au fronton ouest du temple de Zeus à Olympie.

⁽¹⁶⁹⁾ Voir ci-dessus, n. 86.

⁽¹⁷⁰⁾ PINDARE, *Isthm.*, VI, 23.

⁽¹⁷¹⁾ PINDARE, *Ol.*, III, 13 : ἐλαία. Il s'agit en réalité du κότινος ou olivier sauvage : L. ZIEHEN, *RE*, XVIII, 1 (1939), s.v. *Olympia*, col. 31 ss.

feuillage devait servir à couronner les vainqueurs aux concours olympiques se trouve pourvu d'une origine mystérieuse, qui lui confère un prestige exceptionnel. Nous avons vu qu'il en était de même des offrandes apportées à Délos selon un itinéraire jadis tracé par les Vierges hyperboréennes.

Le mythe de la terre promise, résidence des dieux et de quelques mortels privilégiés, n'a cessé de travailler l'imagination des hommes et, à l'époque hellénistique, des érudits ont tenté d'en donner une image plus précise. Hécatée d'Abdère, qui vivait au temps d'Alexandre et de Ptolémée Sôter⁽¹⁷²⁾, situe le pays des Hyperboréens au-delà de la Celtique, dans l'Océan, et il lui prête la forme d'une île qui, par sa grandeur, serait comparable à la Sicile. La fertilité du sol y est telle que l'on peut y faire deux récoltes par an. C'est le lieu de naissance de Léto, mère d'Apollon, ce qui justifie les liens qui unissent les Hyperboréens à Délos et à Delphes. Apollon bien entendu reçoit chez les Hyperboréens des honneurs particuliers : il y a un temple, des offrandes lui sont consacrées, une ville lui est dédiée et les habitants passent la meilleure partie de leur temps à célébrer la gloire du dieu par leurs chants accompagnés de la cithare. Les Hyperboréens parlent une langue qui leur est propre et ils vivent sous l'autorité de la dynastie des Boréades.

Ce tableau d'une société idéale est constitué par un assemblage de traits que nous avons rencontrés précédemment. On y retrouve le thème de l'île, la fertilité du sol et les contacts avec la divinité. Mais les Hyperboréens d'Hécatée ont perdu leur caractère mythique. Leur pays devient d'un accès plus commode, puisque les étrangers, en particulier les Athéniens et les Déliens, y sont bien accueillis ; ces visiteurs, qui jouent le rôle de pèlerins, y laissent de riches offrandes, pourvues d'inscriptions grecques. Hécatée connaissait le nom de l'île et de l'Océan qui la baignait, ainsi que celui d'un fleuve qui arrosait

⁽¹⁷²⁾ Voir E. ROHDE, *Der griech. Roman*, pp. 208 ss. ; Fr. JACOBY, dans *RE*, VII (1912), s.v. *Hekataios*, col. 2750 ss. Le contenu de l'ouvrage sur les Hyperboréens nous est connu essentiellement par DIODORE DE SICILE, II, 47 ; pour les fragments, voir *Die Vorsokratiker*, 73 F 1-5 Diels-Kranz⁶.

son territoire⁽¹⁷³⁾. Tant de précisions devaient donner confiance aux lecteurs. Je croirais volontiers, avec E. Rohde⁽¹⁷⁴⁾, qu'Hécatee prétendait tenir ces renseignements d'un témoin qui avait séjourné chez les Hyperboréens.

Avec Hécatee d'Abdère nous sommes arrivés à une époque où fleurissent les utopies géographiques, telles que la Méropis de Théopompe⁽¹⁷⁵⁾ ou la Panchaia d'Évhémère⁽¹⁷⁶⁾. Leur histoire a été retracée par Erwin Rohde dans le livre magistral qu'il a consacré au roman grec. Ces utopies procèdent d'une conception déjà parfaitement définie dans le récit des aventures d'Ulysse. C'est le mythe du pays inconnu, qui recèle des forces mystérieuses et parfois redoutables, mais qui peut aussi se révéler comme un véritable paradis. On y entre en contact avec les divinités, qui, dans certains de ces pays, viennent participer à la joie des banquets. Les dieux d'Homère fréquentent ainsi les Éthiopiens et les Phéaciens. Les Hyperboréens sont aussi un peuple élu. Placés sous la protection d'Apollon, auquel ils ne cessent de rendre hommage, ils bénéficient de multiples faveurs et surtout d'un privilège dont les hommes ont toujours rêvé : la longévité⁽¹⁷⁷⁾.

Comme j'ai tenté de le montrer, un des traits essentiels de ces pays mythiques est l'isolement, bien perceptible, dans la géographie odysseenne, avec l'île de Calypso, l'île de Circé et le pays des Phéaciens. Il en est de même du pays des Hyperboréens, où l'on ne pouvait accéder ni par terre ni par mer, d'où la curieuse légende du temple ailé. Quand on a cherché à se rapprocher de la réalité, on a imaginé qu'une chaîne de montagnes en barrait l'accès — ce sont les monts Rhipées mention-

⁽¹⁷³⁾ ÉTIENNE DE BYZANCE, s.v. Ἐλίξοια et s.v. Καραμβύκαι. Pour le nom de la ville, Κιμμερίς, voir STRABON, VII, 299.

⁽¹⁷⁴⁾ E. ROHDE, *op. cit.*, p. 213.

⁽¹⁷⁵⁾ 115 F 75 Jacoby. Voir E. ROHDE, *op. cit.*, pp. 204 ss. ; ID., *Kleine Schriften*, II (1901), pp. 9 ss.

⁽¹⁷⁶⁾ 63 F 3 Jacoby (DIODORE, V, 41-46). Voir E. ROHDE, *op. cit.*, pp. 220 ss.

⁽¹⁷⁷⁾ STRABON, XV, 711, citant MÉGASTHÈNE, 715 F 27 Jacoby, SIMONIDE, fr. 197 Bergk⁴, et PINDARE, *Ol.*, III, 16. Sur les Hyperboréens de Mégasthène, voir E. ROHDE, *op. cit.*, p. 218.

nés à diverses reprises par les auteurs anciens (¹⁷⁸) — ou bien comme le faisait Hécatee d'Abdère, on a logé les Hyperboréens dans une île (¹⁷⁹). Ce sont là de simples variantes d'un même thème, constamment repris dans la vaste littérature consacrée aux pays de nulle part.

Pays imaginaires, conçus souvent sous la forme d'îles et dont certains sont pourvus de merveilleux jardins, ce qui amenait Goethe, lors de son séjour à Palerme, à évoquer « l'île des bienheureux Phéaciens » (¹⁸⁰). Pays où l'on ne peut accéder et que l'on ne peut quitter sans se soumettre à de terribles épreuves et en recourant, dans la plupart des cas, à des moyens extraordinaires. Tous ceux qui ont envoyé leur héros dans un pays mythique ont eu à résoudre le problème et l'on trouve chez les modernes des solutions qui ne sont guère différentes de celles que les anciens avaient adoptées. Il me suffira de citer un exemple que j'emprunte au célèbre roman de Samuel Butler, *Erewhon* (anagramme de *nowhere*). La chaîne de montagnes réputée infranchissables qui barrait l'accès du pays d'Erewhon n'est pas sans rappeler les monts Rhipées, au-delà desquels les Grecs situaient les Hyperboréens (¹⁸¹). Pour quitter Erewhon, le héros de S. Butler se servira d'un ballon, accomplissant ainsi grâce à une machine volante conforme aux con-

(¹⁷⁸) HELLANICOS 4 F 187 Jacoby (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.*, I, 15, 72, 2, p. 46, 7 Stählin ; THÉODORE, *Graec. Cur. aff.*, XII, 44).

(¹⁷⁹) Appelée 'Ελιξιοια : voir ci-dessus, n. 173.

(¹⁸⁰) Il faut lire dans le *Voyage en Italie* la page datée du 7 avril 1787, où Goethe décrit le jardin public de Palerme au bord de la rade comme « l'endroit le plus merveilleux du monde » (« der wunderbarste Ort von der Welt ») ; évoquant l'île de Phéaciens (« die Insel der seligen Phäaken »), il s'est précipité pour acheter un Homère, lire le chant en question et en improviser une traduction à l'usage de son ami, le peintre Kniep. Sur le séjour de Goethe en Sicile et les souvenirs odysseens, voir H. TREVELYAN, *Goethe und die Griechen*, trad. W. Löw, Hambourg, 1949, pp. 181-182 ; W. B. STANFORD, *The Ulysses Theme*, Oxford, 1954, p. 191.

(¹⁸¹) Cette tradition, qui remonterait aux *Arimaspea* d'Aristéas de Proconèse selon J. D. P. BOLTON, *Aristeas of Proconnesus*, Oxford, 1962, p. 40, est attestée par HELLANICOS, 4 F 187 B Jacoby (=CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.*, I, 15, 72, 2, p. 46, 7 Stählin) et DAMASTÈS DE SIGÉE, 5 F 1 Jacoby = STEPH. BYZ., s.v. Ὑπερβόρειοι). Sur les monts Rhipées, voir ci-dessus, n. 91.

ceptions de notre époque, un de ces prodigieux voyages dont les traditions légendaires de la Grèce ancienne nous ont offert de si curieux exemples.

NOTE SUR LE NOM DE THÉKLA

Préoccupé par l'origine du nom de sainte Thècle et n'étant pas entièrement convaincu par l'explication de S. REINACH, *Cultes, mythes et religions*, IV, 1912, p. 229, qui voyait dans ce nom une forme abrégée de Θεόκλεια (c'est le nom de la mère de l'héroïne), j'ai consulté Monsieur O. Masson, qui a bien voulu interroger à ce sujet un spécialiste de l'épigraphie chrétienne, Monsieur D. Feissel. Selon ce dernier (lettre du 15.2.1983), le problème du nom de Θέκλα n'a pas encore reçu de solution. Dans son livre, *Vie et miracles de sainte Thècle* (cité ci-dessus, n. 143), p. 175, n. 9 de l'introduction, G. Dagron, tout en constatant que la tradition littéraire rapproche Thékla de Théokleia, s'était demandé si Théokleia ne pouvait être « une forme développée, imaginée à partir d'un nom indigène, Thékla ». L'hypothèse paraît peu vraisemblable à Monsieur D. Feissel. Il fait observer, en effet, que « tous les exemples connus de Thékla sont chrétiens », ce qui autorise à penser que la diffusion du nom est liée au culte de la « proto-martyre ». « Tant qu'on n'aura pas d'exemple de Θέκλα païenne », ajoute Monsieur D. Feissel, « je serai tenté de considérer le nom comme une création littéraire plus ou moins artificielle vers la fin du II^e siècle (le personnage étant absolument fictif). Dans la psychologie de l'auteur, le rapport avec Θεόκλεια n'est pas niable, mais j'hésite à considérer, avec Reinach, le traitement phonétique comme authentique ». Ces remarques me paraissent judicieuses et, avec Monsieur O. Masson, j'y souscrirai volontiers. — Le lecteur qui s'intéresserait à l'iconographie de sainte Thècle aurait intérêt à consulter l'ouvrage de Cl. NAUERTH et R. WARNS, *Thekla. Ihre Bilder in der frühchristlichen Kunst*, Wiesbaden, 1981 (*Göttinger Orientalforschungen*, II. Reihe, Bd. 3); il a été aimablement mis à ma disposition, de même que l'ouvrage de G. Dagron, par le R.P. F. Halkin, lors d'une visite à la bibliothèque des Bollandistes.